

LE PRECURSEUR



Vol. I

MONTREAL, janvier 1921

No 4

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Le **Précurseur**, bulletin des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception, paraît tous les trois mois.

Prix de l'abonnement.....\$1.00 par année

Tout abonnement est payable d'avance

ET COMMENCE AU MOIS DE JANVIER.

AVIS

La Direction du **Précurseur**, 314, Chemin Sainte-Catherine, Outremont, près Montréal, doit être avertie de tout changement d'adresse des abonnés afin que ceux-ci puissent recevoir fidèlement le Bulletin.

Les personnes qui s'abonnent au cours de l'année recevront les numéros parus depuis janvier.

Les envois d'argent peuvent être faits par mandat ou bon de poste.

On s'abonne au **Précurseur** en envoyant sa souscription à l'une des adresses suivantes :

Les Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception

314, Chemin Sainte-Catherine, Outremont,
près Montréal.

40, rue Sainte-Famille, Québec, P. Q.

Rimouski, P. Q.

44, rue Manseau, Joliette, P. Q.

Hôpital Chinois : 76, rue Lagauchetière ouest,
Montréal.

Fondée en 1874

BANQUE D'HOCHELAGA

Bureau chef : Montréal.

Administrateurs :

J.-A. VAILLANCOURT, président ;
 Hon. F.-L. BÉTIQUE, vice-président ;
 A. TURCOTTE ; E.-H. LEMAY ;
 Hon. J.-M. WILSON ; A.-A. LAROCQUE ;
 A.-W. BONNER.

Bilan :

Capital autorisé.....	\$10,000,000
Capital et Réserve.....	8,000,000
Total de l'actif.....	75,700,000

SUCCURSALES (Province de :)

Québec — cent dix-sept (117) ;
 Ontario — vingt-deux (22) ;
 Saskatchewan — douze (12) ;
 Alberta — onze (11) ;
 Manitoba — dix (10).

— Nous sommes représentés à New-York, Londres, Paris, Anvers.

BEAUDRY LEMAN... gérant-général.

Toujours en avant

THÉ " PRIMUS "

Noir et Vert naturel
 (En paquets seulement.)

AUSSI —

CAFÉS " RAJAH "

(En cartons 1 lb.)

— ET —

" OWL "

Rôti, Moulu et en Grains.

L. Chaput, Fils & Cie, Ltée

ÉPICIERS EN GROS,
 IMPORTATEURS,
 ET MANUFACTURIERS.
 MONTRÉAL

La plus importante Librairie et
 Papeterie Française du Canada

Nous enverrons sur demande nos

CATALOGUES

D'Articles de Bureaux	(6 différents)
Articles Religieux	(3 " ")
Livres Religieux	(7 " ")
Littérature et Science	(5 " ")
Livres et Articles de Classe	(8 " ")
Jeux, Cartes, Décorations	(7 " ")
Livres Canadiens	(2 " ")
Pièces de Théâtre	(1 complet)

Sur le grand nombre de nos catalogues, il faut mentionner les articles désirés et il est important de donner sa profession ou occupation + + + + +



GRANGER FRÈRES
 Libraires, Papeteriers, Importateurs
 43 Notre-Dame-Ouest, Montréal



M. BOOSAMRA

IMPORTATEUR EN GROS DE

Chapelets et articles de piété

— Huile de Huit Jours et Huile à lampions, une spécialité —

23, RUE ST-JACQUES

Tél. Main 7339.

J.-A. SIMARD & Cie

THÉS, CAFÉS et ÉPICES, EN GROS

5 et 7 St-Paul Est.

MONTREAL

Tél. Main 103.

VIN SANTO PAULO

SOUVERAIN REGENERATEUR
DE LA SANTE.—SPECIALEMENT RECOM-
MANDE DANS LES CAS SUIVANTS

NERVOSITE, ANEMIE, CONVALESCENCE

"J'ai fait l'analyse du SANTO PAULO, et je l'ai trouvé riche en principes végétaux, propres à exciter l'appétit, à stimuler les fonctions digestives et à régulariser l'intestin, etc., etc. J'y ai trouvé aussi convenablement dosés les principaux tonifiants du quinquina et du cola.

"Je puis affirmer d'autre part qu'il ne contient aucune substance dommageable pour la santé. Je n'hésite pas à le recommander hautement."

I. Laplante Courville,

Docteur en Pharmacie, professeur
de Chimie à l'Université.

Montréal, 31 octobre 1917.

— DEMANDEZ-LE chez votre Pharmacien ou à
LA Cie de VINS FRANCO-CANADIENS
DEPOSITAIRES GENERAUX MONTREAL

— N'oubliez pas d'appeler...
Saint-Louis 593



Pour votre bagage, transport et emmagasinement.

A. DELORME, prop.

Bureau :

Gare Mile-End.

A. Dérôme & Cie

Estampes en caoutchouc

20, Notre-Dame Est

MONTREAL

Phone Main 4679

Commerce UNIQUE et SPECIAL des :—

TAPIS, LINOLEUMS, RIDEAUX,

Grand Choix de Toiles, Cotons et Stores.

Maison Filiatrault

(Quarante-huit ans d'existence.)

— GROS & DÉTAIL —

429, Boulevard Saint-Laurent

(Entre Sainte-Catherine et Demontigny.)

Tél. Est 635.

MONTREAL



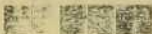
Le vin tonique San Antonio

Un vin tonique reconstituant à base de Quinquina, Kola, Glycérophosphates de Soude, etc.— hautement recommandé pour les personnes pâles et débiles et pour les convalescents.

D'un goût savoureux, éminemment apéritif, digestif et tonique, il convient également bien à toutes les personnes, même les plus délicates.

EN VENTE PARTOUT

Patenaude, Carignan & Cie., Ltée.

 Distributeurs — Montréal

Tél. St-Louis 1534

Art. Landry

DIRECTEUR DE FUNÉRAILLES

*Voitures doubles et
simples à louer.*

114, Rachel-Est - - - - - Montréal

Tél. Bell 552

La Cie J.-N. Beaudoin

LIMITÉE

NÉGOCIANTS EN GROS ET EN DÉTAIL

2 et 4, rue Champflour - - - Trois-Rivières

Tél. Main 7314 (Agences à New-York)

N. Brault & Cie.

28-30, St-DISIER MONTREAL

— Importateurs et Manufacturiers —

Thé, café, épices, gelée à dessert, poudre,
Crème glacée, poudre à pâte, essences.

Etc.

Spécialités : Engins à gazoline, Batteurs,
Bancs de scies, Voitures de promenade et de
travail, Meubles de toutes sortes, Centri-
fuges, Poêles, Fournaies, Papier à couver-
ture, Pianos, Gramophones, etc.

— Nos prix et nos conditions sont à la
portée de toutes les bourses.

Chas. Desjardins & Cie Limitée

Fourrures de choix

130, rue St-Denis

MONTREAL.

Geo. Gonthier

Auditeur et Expert comptable, Licencié

INSTITUT COMPTABLE

103, rue St-François-Xavier

Tél. Main 519.

Montréal, P. Q.

Les MALLES, SACS de Voyage, HARNAIS, etc.
de la Marque "ALLIGATOR" sont les meilleurs au pays.

— Exigez la marque ci-dessous :—



LAMONTAGNE LIMITEE

338, RUE NOTRE-DAME OUEST
MONTREAL

Avant de faire l'achat des articles suivants : Cierges non-approuvés, approuvés, Chandelles, Bougies, Lampions 10 heures et 15 heures, Huile de sanctuaire, Tables illuminaires etc... écrivez-nous ; nous nous ferons un plaisir de vous faire parvenir nos prix.

Il est du devoir des institutions canadiennes-françaises d'encourager les leurs. En favorisant notre établissement de vos commandes vous aiderez à la fondation d'une maison industrielle essentiellement canadienne.

F. BAILLARGEON Limitée

865, rue CRAIG EST, MONTREAL

— SAINT-CONSTANT, Cte LAPRAIRIE.

Nous avons des dépôts à London, Ont., Winnipeg et Saint-Boniface, Man., Saskatoon, Sask., Monoton, N.-B. et Québec.

P.-P. Martin & Cie LTÉE

Fabricants et Négociants en

NOUVEAUTÉS

50, rue SAINT-PAUL (ouest),
MONTREAL.

Succursales :

St-Hyacinthe, Sherbrooke, Trois-Rivières,
Ottawa, Toronto et Québec.

LE CÉLÈBRE PHONOGRAPHE

CASAVANT

Fabrique à St-Hyacinthe, par les célèbres facteurs d'orgues. Catalogue gratuit sur demande. Joue tous les disques. L'entendre c'est le préférer. \$90.00 à \$490.00.— Termes faciles.

Jos.-U. Gervais

17 MONT-ROYAL (ouest) — MONTREAL

LE PRECURSEUR

BULLETIN

— DES —

❖ Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception ❖

Publié avec l'approbation de Monseigneur l'Archevêque de Montréal.

Vol. I

Montréal, janvier 1921

N° 4

EXTRAIT D'UNE CIRCULAIRE DE Monseigneur l'Archevêque de Montréal

AU CLERGÉ SÉCULIER ET RÉGULIER DE SON DIOCÈSE

CHERS COLLABORATEURS,

ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.— Cette œuvre si belle, si apostolique, doit nous tenir au cœur. Il faut la mettre au premier rang parmi toutes les œuvres de zèle dans notre diocèse. Je regrette de dire qu'elle a été négligée. Je vous supplie de vous unir tous à moi pour lui imprimer un nouvel élan. Vous savez les précieuses indulgences accordées par l'Eglise à tous ceux qui veulent bien lui donner leur concours efficace. On pourrait facilement faire pour elle ce qui a été fait récemment pour l'Œuvre de la Sainte-Enfance. Celle-ci fonctionne aujourd'hui admirablement grâce aux méthodes qui ont été adoptées.

Chaque paroisse devra donc rivaliser d'ardeur et de générosité pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Je vous demande de la prendre sous votre protection spéciale. Faites-vous-en le prédicateur et l'apôtre. Il n'y aura, je l'espère, d'abstention nulle part. Veuillez commencer votre organisation sans retard. A votre invitation, les zélateurs et les zélatrices se présenteront nombreux. Vous saurez facilement trouver dans vos pieuses congrégations les chefs de dizaines. Chaque associé doit donner un sou par semaine ou cinquante-deux sous par année.

Vous voudrez bien tenir un cahier spécial à cette fin.....

Les Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception pourront être pour vous des aides très utiles. Chargées de collecter dans les paroisses les dons et souscriptions pour la Sainte-Enfance, elles consentent, à ma demande, à s'occuper également de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Elles sont autorisées à recueillir quand elles passeront chez vous les souscriptions pour cette dernière œuvre et les transmettront à l'archevêché.

Deux œuvres admirables marcheront ainsi de front. Elles ont un lien commun : la conversion et la sanctification des âmes. Que de bien nous pourrions, par ce moyen, accomplir chez nous et dans les pays de missions !

Il sera rendu compte, chaque année, des sommes reçues et de la distribution qui en aura été faite.

† PAUL, Arch. de Montréal.

UN HEUREUX EVENEMENT POUR L'ARCHIDIOCESE DE QUEBEC.

La *Semaine Religieuse*, de Québec a publié l'important document qui suit et que "Le Précurseur" est très heureux de reproduire :

BENOÎT ÉVEQUE, SERVITEUR DES SERVITEURS DE DIEU, à Ses chers fils, clercs et fidèles de la ville et du diocèse de Québec, Salut et Bénédiction Apostolique.

Répondant aujourd'hui aux vœux qui Nous ont été exprimés par Notre cher fils Louis-Nazaire Bégin, Cardinal-prêtre de la Sainte Église Romaine, du titre de Saint-Vital, par la grâce du Siège Apostolique Archevêque de Québec, et par Nos vénérables Frères les évêques suffragants de la province ecclésiastique de Québec, après avoir pris l'avis de Nos vénérables Frères, les Cardinaux de la Sainte Église Romaine, en vertu de Notre autorité apostolique, Nous nommons et créons Notre vénérable Frère Paul-Eugène Roy, Archevêque titulaire de Séleucie, Coadjuteur permanent et irrévocable du susdit Cardinal Archevêque Louis-Nazaire Bégin, dans le gouvernement et l'administration de l'Église Métropolitaine de Québec, avec future succession. Et, advenant le cas où le dit Cardinal Archevêque cesserait, pour n'importe quelle cause, de gouverner et d'administrer l'Église de Québec, Nous avons décrété et déclaré que, en vertu des présentes et dès maintenant, il est pourvu à cette Église dans la personne du dit Paul-Eugène Roy, que Nous lui proposons comme archevêque et pasteur. C'est

pourquoi Nous vous recommandons et Nous vous faisons une stricte obligation d'accueillir cordialement, comme père et pasteur de vos âmes, le susdit Paul-Eugène Roy, choisi comme Coadjuteur et futur Archevêque de votre Église ; que les avis et les directions salutaires qu'il pourra vous donner, même dans l'exercice de sa charge de Coadjuteur, soient reçus par vous avec l'obéissance et le respect qui leur sont dûs, afin que la commune consolation vous soit accordée, à lui de trouver en vous des fils dévoués, à vous de trouver en lui un père bienveillant.

Nous voulons et Nous ordonnons que par les soins du même Cardinal Archevêque ces Lettres soient lues publiquement du haut de la chaire, dans l'Église Métropolitaine, le premier dimanche, ou la première fête de précepte qui suivra leur réception.

Donné à Rome, près S. Pierre, le premier jour de juin, l'an 1920, de Notre Pontificat le sixième.

Octave CAGIANO,
Cardinal Chancelier
de la S. E. R.

Paul PERICOLI, Louis SCHULLER,
Chancelier apost. Proton. apost.
Aide du studio.

Léopold CAPITANI,
Substitut du Régent.

Expédié le 12 octobre de la VIIe année.

Alfred MARINI,
Attaché au plomb.



“ Allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit.”

S. MATHIEU, XXVIII, 19.

Oraison pour la Propagation de la Foi.

Seigneur qui voulez que tous les hommes soient sauvés et arrivent à la connaissance de la vérité, envoyez, nous vous en supplions, des ouvriers évangéliques pour faire votre moisson, et accordez-leur d'annoncer en toute confiance votre divine parole, de manière à ce qu'elle se propage rapidement, qu'elle brille d'un vif éclat et que toutes les nations vous reconnaissent pour le Dieu véritable, ainsi que Celui que vous nous avez envoyé, Jésus-Christ votre Fils Notre-Seigneur, qui vit et règne avec vous, dans tous les siècles des siècles.

O Dieu, notre protecteur, regardez et prenez en considération la personne de votre Christ qui s'est livré lui-même pour la rédemption de tout le monde, et faites que depuis l'Orient jusqu'à l'Occident votre Nom soit glorifié dans toutes les nations, et qu'en tous lieux l'hostie sans tache soit aussi sacrifiée et offerte en l'honneur de votre saint Nom. Par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

Nous accordons pour la récitation de cette prière cent jours d'indulgence.

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

Pater.— Ave.— “ Saint François-Xavier, priez pour nous ”.

MISSION DE CANTON, CHINE

Nous avons l'honneur de présenter à nos amis et bienfaiteurs le résumé des principales œuvres et des travaux de nos missionnaires de Chine pendant l'année 1920.

Religieuses canadiennes	16
Religieuses chinoises	36
Vieilles femmes recueillies	25
Infirmes, aveugles, idiots, etc.	24
Ouvrières aux ateliers	63
Orphelines	80
Elèves à l'Ecole du St-Esprit	56
Elèves à l'Ecole du Shu-Tak	130
Enfants recueillis et baptisés	7,205
Enfants survivants	40
Lépreux hospitalisés et traités	700
Pansements, environ	127,750

Ces chiffres sont éloquentes pour dire combien magnifique sera la récompense de ceux qui, par leurs prières et par leurs aumônes, auront partagé l'apostolat de nos chères missionnaires.

LES JOIES DE L'APÔTRE

La joie naît de l'amour. On peut donc présumer qu'elle a une large place dans la vie de l'apôtre, du missionnaire. Si celui qui n'aime pas n'est pas apte à être apôtre, il est clair que l'apostolat est essentiellement une œuvre d'amour de Dieu et du prochain. Donc, dans l'apostolat doivent se manifester les effets de l'amour. La joie en est un.

Elle apparaît, de fait, dans la vie des grands missionnaires. Tous ils ont répété le mot de saint Paul : *"Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra"*. Et ils étaient aussi sincères que lui.

Autre chose pourtant est la joie, autre chose sa manifestation. Il y a des missionnaires qui n'écrivent pas, et qui parlent si peu d'eux-mêmes que personne ne sait s'il fait soleil dans leur âme. D'autres peuvent écrire souvent et parler beaucoup, tout en laissant fermé à double tour leur sanctuaire intérieur. Ce serait très embarrassant s'il s'agissait de faire une enquête sur les missionnaires joyeux et les missionnaires tristes.

Mais il n'est pas question d'enquête, et encore moins de missionnaires tristes. Rien que d'écrire ces deux derniers mots à la suite l'un de l'autre est une énormité. Si cette espèce existe, les spécimens en doivent être bien rares. Pour lui appartenir, il faut être assez malheureux pour ne pas savoir se livrer à Notre-Seigneur, qui a offert et qui ne cesse d'offrir à ses apôtres le centuple de tout ce qu'ils ont laissé. Ou bien, faut-il n'avoir laissé derrière soi aucune joie. Le cas

est-il possible? Hélas! il y a tant de misères dans l'humanité!

D'où viennent donc au missionnaire les joies qui figurent dans son centuple en ce monde?

Elles lui viennent de ses "Philippiens". C'est à eux que saint Paul fit l'honneur de les appeler "sa joie". A ce compte, les fidèles de tout missionnaire sont des "Philippiens". Dire que chacun d'eux ne lui a jamais causé que des joies, serait s'aventurer. Mais, dans l'ensemble, ce sont bien eux qui font sa joie.

Je me souviens d'un vénérable prêtre, qu'un voyage avait amené dans une de nos missions, un jour de l'Assomption, juste à l'heure de la grand'messe. Il y assista pieusement et en sortit enthousiasmé. Toutes les fêtes liturgiques, les unes plus, les autres moins, font naître une joie pareille chez le missionnaire.

Dans toute Mission il y a de la joie, le cœur de l'apôtre fût-il seul à lui servir de séjour. Sans doute, la joie peut être plus apparente, et s'épancher davantage dans certaines stations. Elles sont déjà développées; elles sont prospères; on y a affaire à des gens d'un naturel facile; les œuvres marchent toutes seules. Dans ces conditions, on conçoit l'exubérance de la joie apostolique.

Il n'est pas sans joie, pourtant, le missionnaire abandonné tout seul, aux prises avec un labeur ingrat, dans un pays où presque personne ne veut de ses services. Il n'est pas sans joie le missionnaire dont l'œuvre paraît fixée pour toujours au même point, malgré les efforts qu'il multiplie pour la développer. Il n'est pas sans joie le missionnaire

assailli par l'épreuve. Et la maladie lui ravit-elle sa joie? Si cela lui arrive, c'est que le malade n'avait encore qu'une joie rudimentaire dans le temps de sa bonne santé.

Le vrai missionnaire s'est habitué à voir le Christ en toutes choses. Voilà pourquoi il est joyeux. Son Ami est toujours avec lui. Il voit le Christ dans la nature. Il le voit dans l'humanité, dans ceux qui travaillent, dans ceux qui souffrent, dans ceux auxquels le bonheur sourit, dans les pauvres et dans les riches. Il voit le Christ dans les saintes gens; il le voit même dans les pécheurs. Il le voit surtout dans l'Eglise. Il le possède dans l'Eucharistie. Le Christ, son Ami, est avec lui partout. Il le porte en lui-même.

Et il serait sans joie!

Cependant, que devient pour lui la loi commune de la vie, qui veut que les désolations et les consolations se remplacent tour à tour? C'est bien cela, en effet, pour le missionnaire, comme pour tous les disciples de Jésus. Mais, au moment où la consolation disparaît, la joie ne sombre pas dans la désolation. Elle se dégage, elle s'élève, elle atteint la fine pointe de l'esprit et, de là, rien ne peut la déloger.

De là, quelles que soient les ténèbres qu'elle aperçoit au-dessous d'elle, au loin de tous côtés elle voit des sujets de joie et elle s'y alimente. Partout le travail de Dieu s'opère, de partout sa gloire jaillit. *Benedic anima mea Domino.*

S'il arrive au missionnaire de ne point trouver la joie dans la pensée de ses fidèles et à la suite de ses rapports avec eux, c'est qu'il est

victime de la nature. Elle est toujours intéressée. Or, l'apôtre qui cherche son intérêt propre, même le moins matériel, est sûr de se tromper. S'il se plaint de ce que ses fidèles ne l'aiment pas, sa plainte provient d'une erreur de jugement : *on n'est pas apôtre pour être aimé, mais pour aimer.*

Quant à celui qui ne se soucie que d'aimer les âmes et qui n'est pas payé de retour, son amour sans écho n'est pas sans joie, loin de là.

Il était un de ces apôtres qui affectionnait tendrement son petit troupeau. Or, un jour, appelé auprès d'un vieux catholique gravement malade et voyant la manière dont le pauvre homme était soigné, il ne put retenir son indignation et reprocha vivement à l'entourage son incurie. Le frère aîné du malade était présent, un vieillard respectable et respectueux. Quelques jours après, causant avec le missionnaire, il lui faisait cet aveu : "J'avais toujours cru que tu ne nous aimais pas, mais quand, l'autre jour, j'ai vu ta peine au sujet de mon frère, j'ai compris que tu nous aimes." Cette simple parole donna beaucoup d'expérience à celui qui l'entendait; elle augmenta son humilité de quelques degrés, mais surtout et malgré ce qu'elle avait de déconcertant, elle lui causa une grande joie. Il était certain que sa charité était reconnue. Loin de lui le souci de savoir si elle était payée de retour.

Monseigneur Joseph BLANC,
S. M. M.

Vicaire apostolique de
l'Océanie centrale.

PAULINE-MARIE JARICOT

FONDATRICE DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

Nous présentons dans ces pages la figure attachante de Pauline-Marie Jaricot. Missionnaire des missionnaires — selon l'expression d'un célèbre oratorien — dans sa biographie, cette âme d'apôtre parle à tous les cœurs. Tous, jeunes et vieux, parents et enfants, puiseront dans la lecture de cette vie féconde des leçons de la plus sublime abnégation et du plus pur héroïsme.

Puissent ces lignes, écrites pour la gloire de Dieu et de sa fidèle servante, apporter une plus grande sympathie à l'œuvre, belle entre toutes, pour la fondation de laquelle Pauline-Marie a vécu et souffert, œuvre qui renaît dans notre pays et qui s'appelle : *Propagation de la Foi*.

LA Providence, qui prépare le nid de la colombe avec le même soin que celui de l'aigle, se montra doublement mère envers la femme privilégiée dont nous retraçons brièvement la vie, car Elle plaça son berceau à Lyon, la cité des martyrs, et en confia la garde à une famille patriarcale, où, de génération en génération, le sacerdoce s'était transmis dans toute sa sainteté.

Pauline-Marie Jaricot eut pour aïeux de simples cultivateurs du domaine de leurs pères, c'est-à-dire, de ces *ménagers* dont une plume chrétienne a retracé l'histoire, et "chez lesquels l'intégrité de la foi, la pureté des mœurs et la noblesse des sentiments, au-dessus de toute atteinte, étaient un patrimoine inaliénable."

Antoine Jaricot, le père de Pauline-Marie et le treizième enfant de sa famille, devenu orphelin à l'âge de quatorze ans, dit à son frère aîné, que la gêne atteignait : "Je me sens force et courage ; permets-moi d'aller gagner mon pain ailleurs." Le frère y ayant consenti, Antoine

se rendit à Lyon et s'y plaça chez un digne négociant, dont il mérita et obtint bientôt l'estime et l'affection.

Pressé du désir de s'instruire et favorisé par une santé parfaite, il étudiait une partie de la nuit et usait de moyens violents pour vaincre le sommeil au profit de la science. La faible lueur d'une petite lampe éclairait ce travail opiniâtre, dans la modeste chambre où la piété du jeune homme avait suspendu un crucifix et une image de la Vierge. Malgré ses veilles prolongées, il assistait chaque jour à la messe dite à quatre heures pour favoriser la dévotion des ouvriers.

Antoine était grand, fort, et son visage portait l'empreinte d'une âme ardente et généreuse. Durant près de trois années, il vécut solitaire et laborieux, se contentant de peu du côté de la terre, et regardant le ciel, pour demeurer chaste et chrétien, malgré les tentations de la jeunesse et de la pauvreté.

Il entreprit bientôt un petit commerce à son propre compte, et, grâce à sa probité, à son intelli-

gence et surtout à une bénédiction spéciale de Dieu, ce commerce prospéra de jour en jour. Dès lors les pauvres eurent bonne part aux bénéfices du jeune négociant.

En 1782, il épousa Jeanne Lattier, jeune personne appartenant à une famille des plus honorables de Lyon, mais sans fortune.

"Eh ! que m'importe l'argent ?" dit Antoine : "je saurai bien en gagner pour ma femme et pour moi."

"Comptant sur les bénédictions de la Providence, écrit Pauline, mon père et ma mère se trouvèrent assez riches. Je bénis le Seigneur de m'avoir fait naître de deux chrétiens qui avaient toujours suivi le sentier de la vertu. Il a daigné bénir leur union, que ne troublèrent jamais aucun caprice ni fâcheux moments ; Il les a bénis dans leurs travaux, en récompensant au delà de leurs espérances la confiance qu'ils avaient eue en Lui."

Après leur mariage, Antoine et Jeanne ne changèrent rien à leurs habitudes chrétiennes et laborieuses. Levés de grand matin, ils allaient chaque jour entendre la messe, et travaillaient ensuite jusqu'au soir. Comme son mari, Jeanne possédait un de ces tempéraments robustes si communs autrefois, et que l'on ne rencontre presque nulle part aujourd'hui. Grande, bien faite, d'un visage délicat, elle avait dans toute sa personne une distinction naturelle, que rendait charmante le sourire plein de bonté qui s'épanouissait sur ses lèvres et la tendresse pure et profonde de son regard. Comme elle aussi avait besoin de s'instruire, les soirées du jeune ménage étaient consacrées à des lectures ou à des entretiens élevés : Antoine enseignait à sa compagne ce que déjà il avait appris, et elle

dont l'esprit subtil saisissait promptement la solution des difficultés, venait en aide à son maître, quand il se trouvait embarrassé par quelque étude nouvelle.

Ainsi passée, la vie était délicieuse à ces deux chrétiens, qui avaient cherché, avant tout, le royaume de Dieu et sa justice, et auxquels le Maître se plaisait à donner tout le reste par surcroît.

Favorisé par des circonstances particulièrement heureuses, le commerce d'Antoine s'étendit de telle sorte que bientôt la *Maison Jaricot* prit rang, sinon parmi les plus considérables, du moins parmi les plus considérées à Lyon.

A ce foyer si heureux dont quatre enfants faisaient les délices, il semble que le bonheur aurait dû s'asseoir, mais là, comme partout, il ne devait être qu'un hôte fugitif.

En 1791, la mort de Jean-Marie, l'un des enfants, fit couler les premières larmes des deux époux. Puis vint la sanglante Révolution de 93. Au mois d'avril de cette même année, Antoine s'engagea dans la petite mais vaillante armée des défenseurs de Lyon. Pendant un répit donné aux assiégés, il partit pour son domaine de Soucieux. Ce voyage était vraiment providentiel, il lui sauva la vie. Les assiégeants ayant pris la ville y semèrent des ruines et la mort. Antoine échappa ainsi que sa famille aux horreurs du siège, et tous demeurèrent dans leur retraite tant que dura la tourmente.

PREMIÈRE ÉDUCATION

Dès qu'il fut possible de trouver à Lyon un peu de sécurité, la famille Jaricot y revint à son ancienne demeure où les révolutionnaires avaient exercé leurs rapines.

Le spectacle des ruines qui se montraient partout dans la cité des martyrs était navrant. Mais la religion catholique s'apprêtait à y reparaître, plus vivante, plus féconde et plus pure qu'avant la tempête.

Antoine ne resta pas en dehors de ce travail de résurrection, qu'il favorisa de tout son pouvoir, payant de sa personne comme de sa bourse dans les œuvres, et donnant sans compter, pour la restauration des églises et pour le soutien des ministres de Dieu, auxquels on avait enlevé leurs biens.

Non moins dévouée que son mari, Jeanne s'attachait à secourir les souffrances physiques et morales, suite des bouleversements de la Révolution.

A mesure que leur prospérité croissait, l'un et l'autre éprouvaient une sainte inquiétude : "Faisons-nous à Dieu et aux malheureux une part assez large de notre fortune ?" se demandaient-ils souvent. Et, pour rassurer leur conscience sur ce point si délicat et si important pour toute âme vraiment chrétienne, ils ajoutaient à leurs aumônes ordinaires le fruit de certaines privations, qu'ils s'imposaient à dessein de se rattacher autant que possible à la simplicité évangélique.

Tels étaient les deux chrétiens auxquels notre petite Pauline-Marie devait le jour.

Jeanne, qui appréciait *au poids de l'éternité le don de Dieu aux mères*, forma cette septième enfant comme elle avait formé tous les autres, en gravant dans cette jeune âme des principes de foi et de charité, que la grâce devait y féconder d'une façon admirable. Quelque chose lui faisait comprendre que Pauline serait l'objet des bénédictions particulières du Seigneur.

De son côté, la petite fille parut bientôt vivre de la vie de sa mère, à laquelle elle témoignait une tendresse et une confiance touchantes, l'interrogeant et l'écoutant comme son oracle bien-aimé.

Un jour, elle laissa entrevoir à cette sainte mère les rêves que formait déjà son cœur de six ans. Au souvenir sans doute de quelque infortune vue de près, elle murmura d'une voix attendrie : "Chère maman, je voudrais avoir un *puits d'or* pour secourir tous les malheureux, afin qu'il n'y ait plus autant de pauvres et que personne ne pleure plus..."

Jeanne, attendrie, prit l'enfant dans ses bras et lui dit ces paroles, qui furent la lumière et la consolation de Pauline, quand pour elle vinrent les jours mauvais :

"C'est vrai, chère petite, nous serions bien heureux, si nous pouvions donner, *sans compter*, à tous ceux qui souffrent. Cependant nous n'arriverions pas ainsi à sécher toutes les larmes, parce qu'il y en a, vois-tu, que l'or ne peut empêcher de couler... Mais console-toi : si tu aimes beaucoup, beaucoup le bon Dieu, tu trouveras dans ton âme des richesses capables de soulager toutes les douleurs..."

Le regard plongé dans le regard qui était sa lumière, l'innocente enfant avait écouté avec une attention au-dessus de son âge. A la fin, posant ses lèvres sur la joue de sa mère, elle murmura tout émue :

"Eh bien ! alors, ma chère maman, demandez au bon Dieu que je l'aime *beaucoup, beaucoup*, afin que je puisse consoler tous les malheureux..."

A cette bonté compatissante, Pauline joignait une intelligence remarquable et le caractère le plus aimant,

le plus expansif : aussi était-elle la joie de la maison, où sa jolie voix se faisait entendre si souvent, que sa mère l'avait surnommée *l'alouette du paradis*. Malgré la gaieté et l'entrain de son caractère, elle renonçait sans hésitation à ses jeux les plus attrayants, dès qu'on lui offrait d'assister à quelque belle cérémonie de l'Église, ou de faire une petite visite à Notre-Seigneur. Ce divin captif du tabernacle exerçait déjà une irrésistible attraction sur cette jeune âme, qui devait tant l'aimer sous les voiles eucharistiques : car elle trouvait trop courts les moments qu'elle passait à le regarder, à lui parler et à l'écouter avec le cœur, ainsi qu'elle le racontait naïvement.

Toutefois, dans cette terre si riche, *l'ennemi* avait semé de l'ivraie : des germes de colère et d'orgueil apparaissaient, quand la fillette rencontrait quelque obstacle à la réalisation de sa volonté. Avec les enfants de son âge, elle voulait toujours commander et être obéie. Cependant il suffisait de lui rappeler la pensée de Dieu pour qu'elle cédât sur l'heure. La douceur lui coûtait beaucoup, surtout avec son frère Philéas, qui mettait cette douceur à de rudes épreuves.

D'un caractère attachant mais terrible, il voulait, comme sa sœur, toujours commander et être toujours obéi : en sorte que ces deux volontaires rappelaient un peu les deux chèvres de la Fontaine, se rencontrant en sens inverse au milieu d'un pont fort étroit, où il n'y avait place que pour une seule, et que chacune voulait franchir la première...

Malgré cela, et peut-être même à cause de cette similitude de caractère et de goûts, Philéas et Pauline s'aimaient avec tendresse. Pour le

premier, rien d'impossible ; il se précipitait vers le bien comme vers le plaisir ; généreux par nature, il défendait énergiquement sa petite sœur contre les tyrannies enfantines. Mais c'était *autre chose* quand il s'agissait de céder à sa protégée... Il prenait alors une pose magistrale, et disait fièrement à la rebelle : "D'abord, *petite*, — il avait deux ans de plus qu'elle, — tu dois m'obéir, parce que je suis un *homme* et que j'apprends le latin."

Loin d'être convaincue par ce beau raisonnement, la *petite* en était révoltée, si bien qu'il s'ensuivait de bruyants débats. Jeanne laissait dire et faire, jusqu'à ce que les antagonistes fussent près d'en venir aux larmes et peut-être aux mains. Alors elle les prenait sur ses genoux et les ramenait à la raison, par quelque parole bien tendre et bien chrétienne.

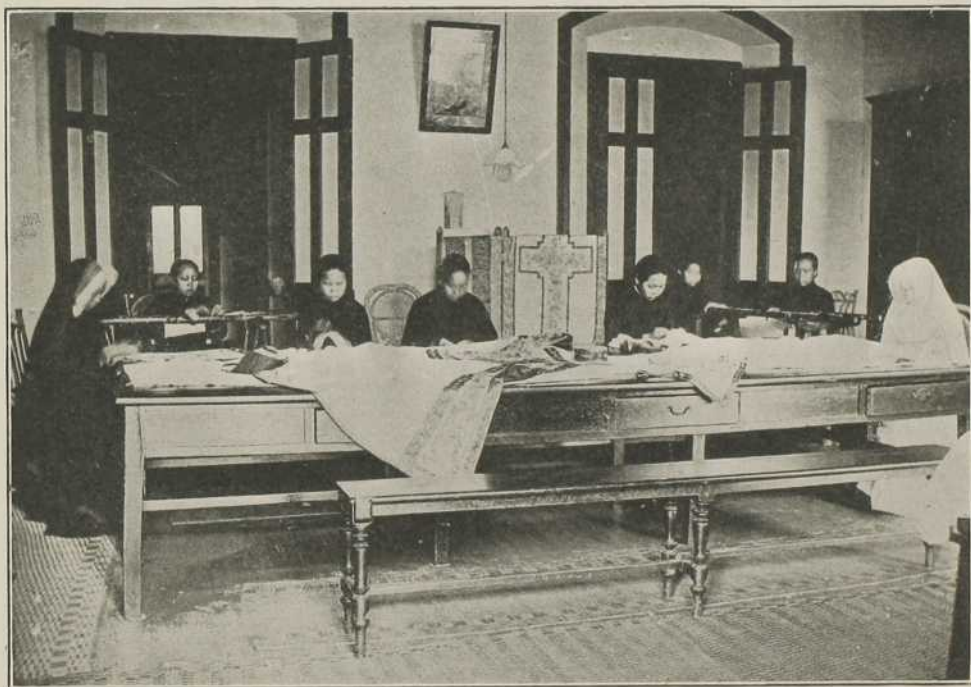
A cette voix chérie, Pauline revenait ordinairement la première, non sans que, par un petit regain de malice, elle lançât quelque bonne ironie au *savant* ; après quoi l'on se donnait, de part et d'autre, le baiser de paix.

Tout embaumée d'innocence, l'enfance de Philéas, comme celle de Pauline, présageait un avenir de vertus. Sa joie était de raconter à sa compagne ce qu'il apprenait des travaux et des souffrances des missionnaires. Que de projets formés entre eux !... lui sera, *bien sûr, apôtre, martyr même* ; et elle, elle travaillera pour secourir les pauvres créatures humaines que leurs mères exposent sur les routes et aux bords des fleuves, etc., etc.

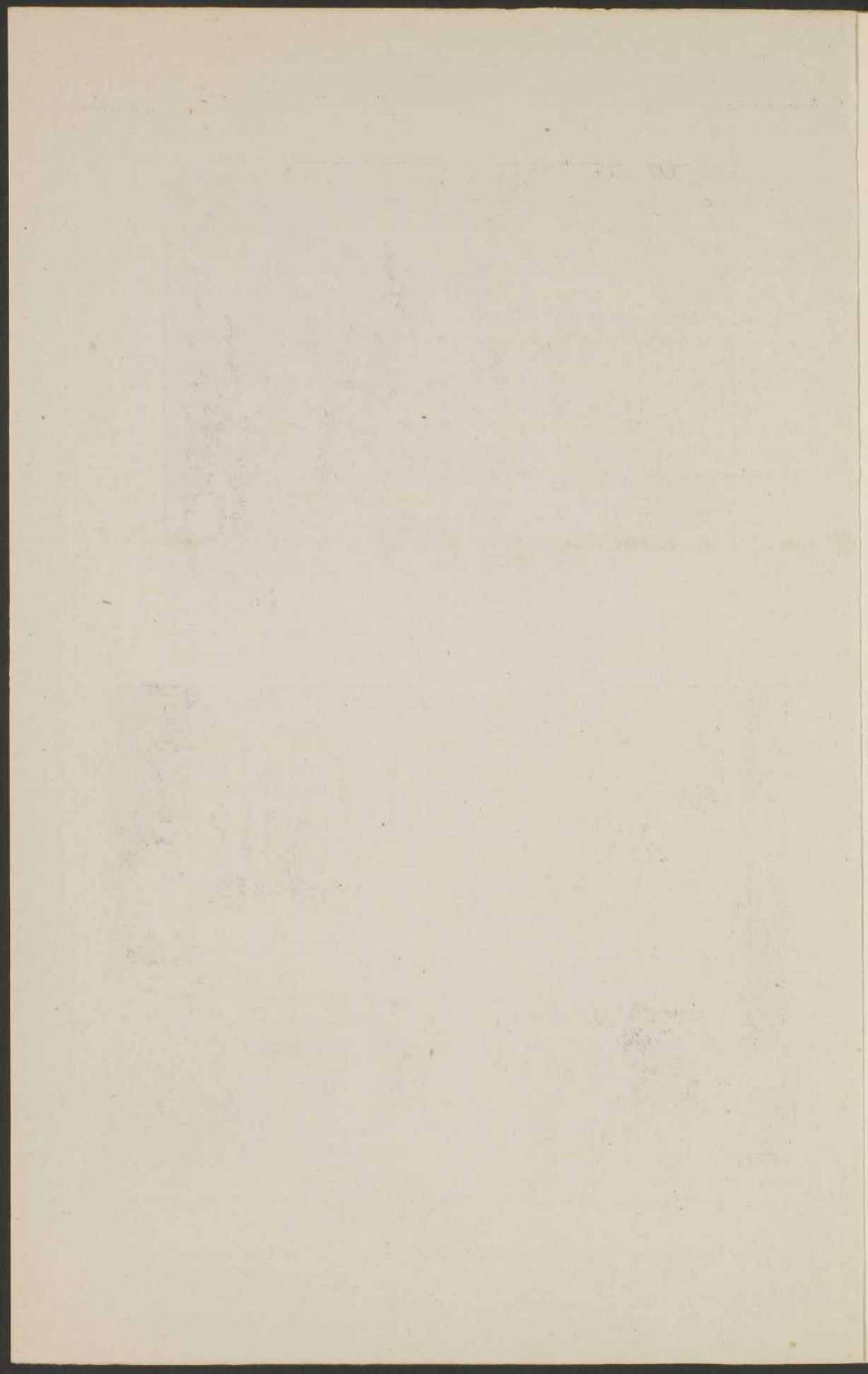
Malgré tout, la grâce rayonnait dans ces deux cœurs : les petites misères du jeune âge sont comme ces légers insectes qui glissent à la



Vierges chinoises priant pour leurs bienfaiteurs.



Atelier d'ornements d'église.



surface des eaux, sans en altérer la pureté ni en troubler la limpide profondeur.

Si Dieu se plaisait à combler Antoine et Jeanne de nouvelles bénédictions, eux, de leur côté, ne s'arrêtaient pas dans le sentier de la vertu. Tandis que les biens de la terre leur étaient donnés avec plus d'abondance, leurs cœurs demeuraient inébranlables dans la simplicité, l'honneur et la foi.

"Entre tous vos bienfaits, écrit Pauline, celui qui me touche davantage, ô mon Dieu ! c'est d'avoir préservé mon père de toute injustice.

"Lorsque la continuité de vos bénédictions sur sa fortune eut accru ses épargnes, vous l'avez délivré du danger des prêts à usure, en lui inspirant d'acheter des propriétés dont vous vous plaisiez à doubler la valeur dès qu'elles étaient passées entre ses mains : en sorte que, sans qu'il y ait eu de sa part ni soins extraordinaires, ni intrigues, ni aucun des moyens employés par les hommes pour accroître leurs revenus, vous avez tellement augmenté ceux de mon père, qu'il a possédé une belle fortune."

Son père et sa mère étaient la providence des nombreux ouvriers employés dans leur maison de commerce. A la fin de chaque année, tous avaient la joie de voir leurs modestes épargnes grossies et assurées, en sorte que leur vie laborieuse était exempte des inquiétudes tourmentantes de l'avenir. Jeanne étendait sa sollicitude jusqu'aux colporteurs qui venaient s'approvisionner chez elle, et auxquels elle rappelait doucement les devoirs du chrétien, en même temps que ceux de l'honnête homme. Pour faire mieux accepter ses conseils, elle favorisait

généreusement le modeste négoce de ces *petits*, qui l'aimaient et la vénéraient de tout leur cœur.

Elle s'efforçait aussi de graver dans le cœur de ses enfants ce que la religion *bien comprise* avait mis dans le sien d'estime, de dévouement, et même de respect pour l'ouvrier vertueux, "aux fatigues duquel sont dues toutes les jouissances matérielles de la vie." Elle rappelait à ces âmes pures que le Fils de Dieu, revêtu de notre chair mortelle, avait choisi l'humble condition d'ouvrier, afin de relever le courage du plus grand nombre des hommes, obligés de gagner leur pain de chaque jour à la sueur de leur front ; et qu'en consacrant à de rudes travaux ses mains toutes-puissantes qui soutiennent et dirigent les mondes, ce *Dieu ouvrier* avait voulu ennoblir le travail et le travailleur, auquel l'orgueil des riches avait jusqu'alors prodigué le mépris.

Les enfants comprenaient et goûtaient ces enseignements, surtout Pauline, qui en était particulièrement touchée. Elle voyait sa mère se sacrifier au bien et au bonheur, non seulement de ceux qui l'entouraient mais encore de quiconque recourait à sa charité, du sein de l'affliction. Que de fois, par sa mansuétude et sa prudence, elle resserrait des liens près de se briser, dans des familles désunies ! que de fois aussi, en se chargeant de certaines dettes, écrasantes pour un modeste ménage, elle y ramena la joie et la sécurité ! Les pauvres, les affligés la nommaient "la bonne dame", titre qui équivalait à tout un poème en l'honneur de sa charité.

En s'attachant à développer le cœur et l'âme de ses enfants, Jeanne ne laissait échapper aucune occasion de développer aussi leur intelligence.

Son bonheur était d'emmener les deux plus jeunes à la campagne. Là, elle leur donnait des leçons pleines de charme, de profondeur, et qu'elle mettait à leur portée avec un tact exquis : la beauté du jour, les splendeurs du soir, les astres, les fleurs, les oiseaux, les insectes, tout, dans les promenades champêtres, donnait lieu à quelque réflexion captivante pour ces jeunes imaginations, qu'il est si facile d'élever et d'enrichir sans les fatiguer.

Ce fut dans cette atmosphère de foi, de charité et de poésie que s'écoula, paisible et joyeuse, la première enfance de la petite dont le cœur si aimant et l'intelligence si brillante se prêtaient à une telle culture. Le souvenir de la mère à qui elle en devait le bienfait, lui mettait encore des larmes dans les yeux alors que, quarante ans plus tard, elle racontait ces choses à l'une de ses plus chères amies.

Du côté paternel, mêmes exemples de charité : chaque année, Antoine donnait dix mille francs pour les pauvres, en dehors de ses aumônes personnelles et du concours qu'il prêtait à toutes les œuvres, en sorte que les enfants de cette famille bénie n'avaient qu'à regarder leur père et leur mère prier et agir, pour apprendre comment ils devaient aimer Dieu et le prochain.

Avant que ce foyer, redevenu joyeux, soit de nouveau visité par l'épreuve, jetons-y un rapide coup d'œil.

En 1809, nous y voyons Paul, l'aîné des enfants, âgé alors de vingt-six ans, et digne en tout des nobles cœurs qui avaient formé le sien. Pendant une famine qui désola Lyon, il nourrit de ses propres épargnes un grand nombre d'ouvriers, réduits à une affreuse misère et

auxquels il portait lui-même du pain. Quand on lui demandait son nom, il répondait : " Je suis un misérable pécheur : priez pour moi. "

L'aînée des filles, Sophie, qui avait épousé M. Perrin, vrai type de foi et d'honneur, était un de ces êtres privilégiés auxquels tout est donné, même la beauté physique. D'une taille élevée, majestueuse dans son port, et d'un visage aussi expressif que charmant, elle captivait le regard et l'affection. Plus forte que tendre et meilleure encore que forte, son âme vivait de dévouement et d'activité. Toujours disposée à prendre l'initiative dans les occasions difficiles, elle était un conseil sûr et un appui solide pour ses parents, qui avaient une confiance absolue dans sa sagesse et sa prudence.

Marie-Laurence était, de caractère et de visage, toute différente de Sophie. On retrouvait bien dans ses traits délicats quelque chose de ceux d'Antoine et de Jeanne, mais l'expression d'une ineffable douceur dominait dans cette physionomie angélique. Elle épousa M. Chartron vrai chrétien aussi, à l'âme élevée et généreuse (1812).

Ces deux sœurs s'élevèrent l'une et l'autre à un si haut degré de vertu que leurs vies mériteraient une biographie particulière. Nous les retrouverons sur la route de Pauline : Marie-Laurence, pour l'aimer avec tendresse et lui fournir l'occasion de dépenser son zèle ; et Sophie, pour l'aimer plus profondément encore, pour la seconder dans ses œuvres, et pour la défendre avec énergie contre les perfidies de l'ingratitude et de la jalousie des hommes.

Narcisse atteignait seize ans sous la pression d'une souffrance continue qui devait achever bientôt de tarir en lui les sources de la vie.

Quant à Philéas, il s'élançait déjà impétueux au-devant de l'adolescence, tandis que, abritée près du cœur maternel, sa petite sœur, confiante et joyeuse, regardait l'avenir comme, du plus beau nid, le petit oiseau regarde aux alentours les branches fleuries dont il ne voit pas les épines, et sur lesquelles il envie d'essayer ses premiers battements d'aile...

Pauline avait dix ans. Le développement de ses facultés intellectuelles et morales dépassait de beaucoup l'ordinaire à cet âge. Elle souriait à tout et tout lui souriait, même la vanité et le monde, dont son âme candide et pure était loin de soupçonner le danger ; le plaisir la captivait et elle s'y livrait tout à fait.

Il y avait dans cette enfant une exubérance de vie et de sentiment qui charmait son père, ses frères et ses sœurs ; qui charmait bien aussi sa mère, tout en l'effrayant.

Afin de lui permettre de se mieux préparer à sa première communion, comme aussi pour lui donner l'avantage de recevoir une instruction conforme à la position sociale de la famille, la mère de Pauline mit sa petite bien-aimée dans un pensionnat recherché des parents chrétiens. Ce fut le 16 avril 1812, que dans l'antique métropole de Saint-Jean, la chère enfant vint prendre place au banquet eucharistique. Elle fut confirmée le même jour.

"Je renouvelai les vœux de mon baptême, écrit Pauline, et promis à Dieu d'observer fidèlement sa loi sainte. *Je le conjurai de me punir sévèrement si quelque jour je m'éloignais de lui...*"

Après trois années d'une séparation pénible pour tous, Pauline revint au milieu de ceux dont elle faisait les délices.

En la revoyant dans l'intimité de la famille, on comprit bien vite qu'une céleste effusion de grâce remplissait son âme et l'attirait doucement vers le cœur de Jésus-Christ. A quatorze ans, sa plus grande joie était d'aller prier seule au pied du tabernacle, dans l'église de Tassin, voisine de la maison paternelle, et dont elle s'était fait donner la clef. Son neveu, le petit Pierre Perrin, l'y accompagnait souvent.

"Chaque soir, avant l'Angelus, dit l'historien du R. P. Perrin, sa tante le conduisait à l'église du village. Là, durant une heure, elle faisait à genoux, et le plus souvent avec beaucoup de larmes, l'adoration la plus touchante, consacrant sa personne et celle de son cher neveu qu'elle avait à côté d'elle, au Sacré-Cœur de Jésus et à celui de Marie.

Éclairé par le Saint-Esprit, Pierre s'unissait volontiers à cette prière, et, aux moments les plus pathétiques, il se mettait aussi à genoux, tandis que des larmes coulaient sur ses joues. Tout cet ensemble faisait, sur son âme candide, des impressions qui ne s'effacèrent jamais. Il en retira la ferme résolution de mourir plutôt que de pécher, et de ne vivre que pour aimer Dieu et Marie."

Sans le soupçonner, Pauline enseignait à Pierre la science de l'oraison mentale, science sublime et cependant à portée de tous, même à celle des enfants, puisqu'il suffit de croire et d'aimer pour la posséder.

Voir dans le divin captif de l'Eucharistie le père le plus tendre, l'ami le plus dévoué, le roi puissant et bon par excellence ; lui confier, sans crainte aucune, tout, absolument tout ce qui réjouit ou oppresse le cœur ; l'écouter quand il parle au fond de l'âme ; lui répondre *oui*,

quand il demande ; lui dire un *merci* bien amoureux, quand il donne ou pardonne : il donne infiniment plus qu'il ne demande, et pardonne toujours tout, à quiconque lui murmure avec confiance et regret : *J'ai péché, mais j'espère en vous et je vous aime.*

Tel est le résumé des leçons de la petite apôtre au séraphin terrestre qui devait mourir martyr de son zèle pour le salut des idolâtres.

S'il est vrai que dans une âme il y a toujours l'empreinte de quel-

ques autres âmes, il est permis de croire que le futur missionnaire dut à sa première maîtresse dans l'oraison les germes de l'amour brûlant qu'il eut pour le Sauveur dans l'Eucharistie, et aux exemples de charité de son aïeule et de sa mère, la compassion surhumaine pour les malheureux, qui lui fit ambitionner de se consacrer au service des nègres, comme l'avait fait le P. Claver.

(à suivre)

L'idolâtre à qui l'on parle de Dieu comme d'un Etre créateur, tout-puissant, demeure étonné ; il adore, et c'est en tremblant. Mais lorsqu'on lui parle de Jésus, qu'on lui dit qu'il est le Fils de Dieu et né d'une femme, qu'il a eu une mère et que cette mère est tout ensemble mère de Dieu et mère de tous les hommes, oh ! alors, il verse des larmes et se livre à des transports de joie.

Vraiment, il arrive aux Gentils de nos jours ce que l'Évangile raconte de ceux qui les ont précédés : " Ils trouvèrent l'Enfant avec Marie, sa mère."

Monseigneur PIE

" Dans notre refuge de Canton, une aveugle causait un jour avec une épileptique : " Ne préférerais-tu pas avoir un corps sain, pouvoir marcher à ta guise, ne jamais faire de chutes comme il t'arrive quelquefois et être aveugle comme je le suis ? — Oh ! non, répondit la pauvre malade ; je préfère rester dans l'état où je me trouve ! c'est le

bon Dieu qui l'a ainsi voulu... Et toi, tu aimerais peut-être voir clair, pouvoir contempler les beautés de la nature, aller sans guide où bon te semblerait, tout en souffrant de mon infirmité ? — Si mes yeux étaient ouverts, au lieu d'employer cet organe au service de Dieu, je m'en servais peut-être à l'offenser. J'aime certainement mieux avoir les yeux fermés à la lumière que de risquer de ne voir jamais les beautés éternelles. Le bon Dieu, en me privant de la vue, savait bien ce qu'il faisait... — C'est bien vrai, reprit l'épileptique. Ah ! quel bonheur pour nous de penser de la sorte ! Quand on aime quelqu'un, on ne cherche qu'à faire sa volonté. Nous, depuis qu'on nous a appris à connaître le bon Dieu, nous l'aimons et nous ne voulons rien autre chose que ce qu'il désire... et nous sommes si heureuses !... "

" Cette petite conversation terminée, nos deux amantes de la volonté divine — hier encore païennes — se mirent à chanter leur reconnaissance ; l'épileptique, assise sur le seuil de la porte, regardait l'aveugle qui sautait de joie ! "

PHYSIONOMIE DE MISSIONNAIRE

PAR PIERRE LOTI, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Là-bas, dans le sinistre pays j a u n e d'Extrême-Orient, pendant la mauvaise période de la guerre. Depuis des semaines, notre navire, un lourd cuirassé, stationnait à son poste de blocus, dans une baie de la côte.

Avec la terre voisine, — montagnes invraisemblablement vertes ou rizières unies comme des plaines de velours, — nous communiquions à peine. Les gens des villages et des bois restaient chez eux, méfiants ou hostiles. Une accablante chaleur tombait sur nous, d'un ciel morne presque toujours gris, que voilaient de continuels rideaux de plomb.

Certain matin, pendant mon quart, le timonier de veille vint me dire : " Il y a un sampan, cap'taine, qui arrive au fond de la baie et qui a l'air de vouloir nous accoster.

— Ah ! et qu'est-ce qu'il y a dedans ?

Indécis avant de répondre, il regarda de nouveau avec sa longue-vue :

— Il y a, cap'taine... une manière de... de bonze, de chinois, de je ne sais quoi, qui est assis tout seul à l'arrière."

Sans hâte, sans bruit, il s'avancait, le sampan, sur l'eau inerte, huileuse et chaude. Une jeune fille à visage jaune, vêtue d'une robe noire, ramait

debout pour nous amener ce visiteur ambigu, qui portait bien le costume, la coiffure et les lunettes rondes des bonzes d'Annam, mais qui avait de la barbe et une surprenante figure pas du tout asiatique.

Il monta à bord et vint me saluer en français, parlant d'une façon timide et lourde :

" Je suis un missionnaire, me dit-il. Je suis de la Lorraine ; mais j'habite depuis plus de trente ans un village qui est ici à six heures de marche dans les terres, et où tout le monde s'est fait chrétien... Je voudrais parler au commandant pour lui demander du secours. Les rebelles nous ont menacés, et ils sont déjà près de chez nous. Tous mes paroissiens vont être massacrés, c'est très certain, si l'on ne vient pas bien promptement à notre aide."

* * *

Hélas ! le commandant fut obligé de refuser le secours !... Tout ce que nous avions d'hommes et de fusils avait été envoyé dans une autre région ; il nous restait, en ce moment, juste le nombre de matelots nécessaires pour garder le navire ; vraiment, nous ne pouvions rien pour ces pauvres " paroissiens " — là, et il fallait les abandonner comme chose perdue.

Maintenant arrivait l'heure accablante de midi, la torpeur quotidienne qui suspend partout la vie. Le petit sampan et la jeune fille s'en étaient retournés à terre, venaient de disparaître là-bas, dans les mal-saines verdure de la rive,— et le missionnaire ne restait naturellement,— un peu taciturne, mais ne récriminant point.

Il ne se montra guère brillant, le pauvre homme, pendant le déjeuner qu'il partagea avec nous. Il était devenu tellement annamite qu'aucune conversation ne semblait possible avec lui. Après le café, il s'anima seulement quand parurent les cigarettes, et il demanda du tabac français pour bourrer sa pipe; depuis vingt ans, disait-il, pareil plaisir lui avait été refusé. Ensuite, s'excusant sur la longue route qu'il venait de faire, il s'assoupit sur des coussins.

Et dire que nous allions sans doute le garder plusieurs mois, jusqu'à son rapatriement, cet hôte imprévu que le Ciel nous envoyait ! Ce fut sans enthousiasme, je l'avoue, qu'un de nous vint enfin lui annoncer de la part du commandant :

— On vous a préparé une chambre, mon Père. Il va sans dire que vous êtes des nôtres jusqu'au jour où nous pourrions vous déposer en lieu sûr.

Il parut ne pas comprendre :

— Mais... j'attendais la tombée de la chaleur pour vous demander un petit canot et me faire reconduire là-bas au fond de la baie. Avant la nuit, vous pourrez bien me faire porter à terre, au moins ? reprit-il, avec inquiétude.

— A terre !... Et que ferez-vous à terre ?

— Mais, je retournerai dans mon village, dit-il, avec une simplicité tout à coup sublime. Ah ! je ne

peux pas rester dormir ici, vous comprenez bien ! Si c'était pour cette nuit, l'attaque !... ”

Voici qu'il grandissait à chaque mot, cet être d'un premier aspect si vulgaire, et nous commencions à l'entourer avec une curiosité charmée.

— Cependant, c'est vous qui serez le moins épargné de tous, mon Père ?

— Oui, c'est très probable, en effet, répondit-il, tranquille et admirable comme un martyr antique.

Dix de ses paroissiens l'attendaient sur la plage au coucher du soleil ; tous ensemble, ils retourneraient la nuit au village menacé, et alors, à la volonté de Dieu !

Et comme on le pressait de rester, — car c'était courir à la mort, à quelque atroce mort chinoise, que s'en retourner là, après ce refus de secours,— il s'indigna doucement, obstiné, inébranlable, mais sans grandes phrases et sans colère :— C'est moi qui les ai convertis, et vous voulez que je les abandonne quand on les persécute pour leur foi ! Mais ce sont mes enfants, vous comprenez bien !... ”

* * *

Avec une certaine émotion, l'officier de quart fit préparer un de nos canots pour le reconduire, et nous allâmes tous lui serrer la main à son départ. Toujours tranquille, redevenu insignifiant et muet, il nous confia une lettre pour un vieux parent de Lorraine, prit une petite provision de tabac français, puis se mit en route.

Et tandis que le jour baissait, nous restâmes longtemps à regarder en silence s'éloigner, sur l'eau lourde et chaude, la silhouette de cet apôtre qui s'en allait si simplement à son martyr obscur.

QUAND MÊME !

Par M. Joseph Baeteman, missionnaire en Abyssinie

QUAND MEME !

Ce mot est particulièrement brave quand il est donné d'une voix forte, comme une résolution, comme une victoire ! Il est plein de sève, plein de vie. Il sent l'action. C'est un des plus beaux, des plus virils de notre langue.

Cela est dit pour entrer en matière. Voici ma thèse :

Durant la guerre, toutes les forces des nations ont été tendues vers un seul but qui semblait s'imposer : la victoire ! Or, malgré cela, malgré la floraison magnifique d'œuvres que la guerre a fait éclore et qui sont venues s'ajouter à celles déjà existantes... oui, malgré cela, malgré tout... il est une Œuvre qu'il faut absolument soutenir *quand même* ! c'est l'Œuvre de la Propagation de la Foi !

LE TESTAMENT DU CHRIST

Après avoir raconté la naissance, la vie, la mort et la résurrection du Sauveur, saint Mathieu arrive à la conclusion de son Évangile.

Il nous montre les onze apôtres sur une montagne de Galilée où le Maître leur a donné son dernier rendez-vous avant de remonter vers son Père.

Soudain, Jésus apparaît et tous se prosternent et l'adorent.

Alors, le Fils de Dieu jetant un dernier regard sur la Terre qu'il va quitter, sur ses onze apôtres qu'il a choisis et qui sont là à ses pieds dans l'attitude du respect, angoissés par l'attente de ce qui va se produire,

alors Jésus parla. Il va quitter le monde... ce monde pour lequel il s'est incarné et auquel il a prêché sa doctrine... A peine une poignée d'hommes ont cru en lui ; les autres l'ont tué... A-t-il donc manqué son œuvre?... Le salut du monde, qui donc l'achèvera, puisqu'il s'en va, Lui, le Maître ?

Jésus, alors, dit aux onze :

"Tout pouvoir m'a été donné au Ciel et sur la Terre. Allez donc, instruisez tous les peuples ; baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, en leur apprenant à observer tout ce que je vous ai commandé... Et, je resterai avec vous tous les jours jusqu'à la fin des siècles."

Voilà les dernières paroles du Christ, son commandement suprême, son Testament.

Ayant parlé, Jésus remonta vers son Père !

* * *

Quelle scène !... Onze hommes sont là... ils vont se partager le monde, et le bouleverser en y plantant la Croix !

C'est un Testament ! L'Église devra donc tenter tout ce qui lui est humainement possible de faire pour prêcher l'Évangile ! Mais *tant que l'Univers entier n'aura pas entendu la Bonne Parole, l'Évangile ne pourra rester inactif entre les mains de ceux à qui il fut confié.*

* * *

Donc, la *Propagation de la Foi* n'est pas une Œuvre quelconque, on

ne peut la comparer à celles qui fleurissent partout. Non, c'est l'Œuvre par excellence, — **c'est l'œuvre même de l'Église catholique, sa raison d'être, son but, sa vie.** Et parmi les enfants de cette Église, qui, chaque matin, demandent : "au Père qui est dans les cieux" que "son règne arrive sur la Terre", ceux-là ne sont pas sérieusement chrétiens, ne sont pas vraiment catholiques, s'ils ne s'occupent pas, selon leurs moyens, de propager la Foi à travers le monde.

Voilà une vérité qu'il faut redire et souligner !

Jésus-Christ nous a confié à tous l'Œuvre pour laquelle il est venu sur terre. Il a fait de cette œuvre, son Testament à lui. Il nous a faits ses exécuteurs testamentaires.

* * *

Voyons maintenant ce qu'il en est advenu.

QUELQUES CHIFFRES

1° Que voyons-nous à l'aurore de notre vingtième siècle ?

Sur un milliard et demi d'habitants, la terre ne compte guère que 400 millions de chrétiens, et parmi eux, 250 millions à peine sont catholiques !...

"Sans doute, fait remarquer Mgr Le Roy, il paraît bien qu'il en est de la religion comme du soleil, qui doit visiter successivement et non à la fois toutes les parties du monde pour les éclairer et les vivifier. Mais ce plan de la Providence n'enlève rien à nos propres obligations, et nous restons chargés, chacun selon sa vocation et ses moyens, du mandat suprême qui nous fut donné par le Rédempteur !"

Voilà pour la moisson.

2° Comptons maintenant les moissonneurs.

Au début du XIX^e siècle, ils étaient une toute petite phalange... 300 !... Aujourd'hui il sont plus de vingt mille. En outre, 120 congrégations de femmes fournissent à l'apostolat lointain : écoles, orphe-

linats, ouvroirs, dispensaires, hôpitaux, léproseries, etc... 55,000 religieuses !...

Voilà l'armée apostolique !

Religieux, religieuses. Frères, font un total de 75,000 missionnaires...

3° Comment vivent ces missionnaires ? Qui les soutient ?...

Vous ne serez pas, amis lecteurs, assez naïfs pour me dire comme un brave paysan : "Oh ! Monsieur le Curé, on doit vous payer rudement cher pour aller si loin !"

L'apôtre est pauvre ; il vit et meurt dans la pauvreté. Il compte sur des aumônes que lui envoient ses frères catholiques. Et ceux-ci, grâce à l'Œuvre de la Propagation de la Foi qui canalise leurs offrandes, réunissent actuellement une moyenne de \$1,600,000. par an.

C'est splendide !... Mais aussi, c'est bien peu ! Divisez 1,600,000 par 75,000, vous aurez pour chacun de ces apôtres, homme ou femme, la somme de vingt et une piastres et quelques sous. C'est tout !...

4° Pour finir par un dernier chiffre : le nombre d'âmes sauvées par les missionnaires au cours du siècle dernier est de 28 millions ! C'est beau ! Mais que c'est peu sur un milliard !... Ces chiffres ont une grande éloquence ; je n'insiste pas.

QUE FAIRE ?

Tout d'abord, se bien persuader qu'il faut faire quelque chose ; que c'est un devoir strict qui s'impose à nous comme catholiques...

1° Devenir meilleur, plus fervent, plus zélé, et comprendre que le Testament du Christ est là qui nous presse et qui a besoin d'être accompli !

2° On ne vous demande pas de l'or, mais quelques sous ! L'Œuvre de la Propagation de la Foi a été fondée sur la modeste cotisation d'un sou par semaine. Vous les donnez, vous ; mais faites-les aussi donner par d'autres ! Quel est le mendiant qui, venant chaque dimanche vous demander un sou ou un morceau de pain, se le verrait refuser ? Et on refuserait cette modeste obole, avec

laquelle nos frères, là-bas, agrandiront le règne de Dieu!

3° Faites connaître l'Œuvre des missions autour de vous. Elle est trop peu connue! Ah! si tous les chrétiens voulaient s'en occuper, "il y aurait au Ciel beaucoup d'élus, sur Terre plus de bonheur et Jésus-Christ serait mieux aimé." Des millions de païens nous tendent les bras!...

4° C'est un sacrifice que je vous demande là, d'un peu d'argent peut-être; sacrifice de vous déranger pour être l'apôtre des apôtres, et faire connaître autour de vous cette œuvre si éminemment et si essentiellement chrétienne. Mais, à franchement parler, sacrifices pour sacrifices, que seront les vôtres, à côté de ceux des missionnaires!

Eux! ils ont quitté père, mère, patrie, famille, amis, tout... Ils vivent et meurent là-bas, seuls; dans la pauvreté et l'exil volontaires, assaillis par toutes les souffrances et les privations du corps, du cœur et de l'esprit. Ils donnent leurs larmes, leurs souffrances, leur sang, leur vie...

Et vous?... Vous trouverez que vous avez assez fait quand vous aurez versé votre cotisation annuelle!..

Non! Les temps nouveaux exigent des méthodes nouvelles, et, comme le sacrifice, l'héroïsme même est à l'ordre du jour. Mettons nos œuvres au diapason de cette atmosphère sublime que nous respirons autour de nous! Soyez, chers lecteurs, les apôtres des apôtres.

5° Pour faire connaître et aimer cette œuvre, répandez ses publications. Je dirai même (oh! ne vous récriez pas!): lisez-les! Oui, lisez-les et faites-les lire. Lisez-les, vous y puiserez un réconfort de vie religieuse, de foi et d'espérance. Faites-les lire, vous recruterez de nouveaux abonnés, vous ferez de nouveaux adeptes et, grâce à vous, cette Œuvre grandira!

* * *

Enfin, car il faut terminer, un dernier mot pour ceux qui hésiteraient encore.

Je pourrais faire passer sous vos yeux, le Christ en tête, la procession immense de tous les martyrs de la foi... les présenter avec les instruments de leur supplice, montrer ceux qui ont été dévorés par les cannibales, mutilés par le fer, morts de faim, de froid, ou asphyxiés par un soleil de feu; ceux qui sont morts noyés, ou broyés par les fauves... ceux dont on a arraché les yeux, broyé les os, mangé le cœur; ceux qui ont subi les pointes de bambou sous les ongles, le chevalet, la potence, les tenailles rougies au feu, les cent plaies; toute cette immense armée des mutilés et des martyrs de la Foi, et je mettrais ceci sur leurs lèvres sanglantes: "Frère, tu vois ce que j'ai fait, moi, pour exécuter le Testament du Maître, et pour propager l'Évangile à travers le monde. Et toi, Frère, dis, qu'as-tu fait?"

Répondez!



MŒURS CHINOISES

L'ENFANCE AU KOUANG-TONG

APRÈS LA NAISSANCE

Au *Mau ming*, etc., on peint au vermillon les narines et le trou de l'oreille du nouveau-né. Autant par raison d'hygiène que par idée superstitieuse, dans la plupart des régions, a cours un usage immodéré du moxa, ou des pointes de feu ; il s'agit de "chasser le vent" comme dit l'expression chinoise. Au moyen donc d'une moelle de jonc imbibée d'huile, on piquera la plante des pieds, la paume de la main, les deux tempes, le front, les épaules, le creux de l'estomac du nourrisson. Pour beaucoup de Chinois la cicatrice des brûlures demeure toute la vie.

Par cette opération, il s'agirait d'éviter avant tout que le garçon ne trépasse le septième jour, et ne devienne ainsi un "tsat tsiu kwai". En réalité il est question simplement d'arrêter le tétanos. Cette maladie exerce des ravages épouvantables parmi les nouveau-nés ; elle en ferait périr un tiers au *Ko chau*. La raison de ce fléau est qu'à la naissance, l'enfant est laissé parfois longtemps sur la terre nue.

Tenant à se cabrer devant la mort possible de l'enfant et pour montrer leur dédain sinon leur courage, les parents l'affubleront de

surnoms ou vils ou exprimant la durée, la résistance. Ils le nommeront : "angau" le bœuf ; "a kau" le chien ; "a mau" le chat ; "a chu" le porc ; a shek" la pierre. Un bœuf a la vie dure, une pierre plus encore ; quoi de plus vil qu'un chien ? Bien mieux, de tous les animaux, le chien n'est-il pas celui que le diable craint davantage ?

Durant le premier mois, défense absolue, du moins en beaucoup d'endroits, à l'enfant et à la mère de sortir du logis, et surtout de pénétrer dans le logis d'autrui : ils ne pourraient y apporter que le malheur.

Grande fête au *Mun yut*, le trentième jour. Ce jour-là seulement on rase l'enfant, autrement il serait déjà blanchi et vieillard à vingt ans. Les invités sont conviés nombreux pour boire le vin dit de gingembre, congratuler la mère et offrir des cadeaux. L'aïeule maternelle offre de nombreux habits. Les présents les plus en honneur sont le sucre candi, les kahis secs, les bijoux porte-bonheur, tels que colliers et bracelets, chaînes et cadenas de longue vie, bonnets à triple statuette superstitieuse ou portant quelque inscription faste : joie, bonheur, richesse, longue vie. Des œufs peints en rouge sont donnés aux hôtes comme remerciement. Serait-ce un

simple jeu de mots entre le mot *t'an* qui signifie naissance, et *t'an* qui veut dire : œuf ?

C'est au *Mun yut* seulement que le chef de la famille, le grand-père ou, à son défaut, le père donne son vrai nom au petit garçon. Le *Mun yut* ne se célèbre que pour les fils ; une exception n'aurait lieu pour les filles qu'au cas où le premier enfant n'est pas un garçon, et pour la première fille seulement.

Le quinze de la première lune annuelle qui suit la naissance, annonce officielle est transmise aux ancêtres de la venue d'un héritier mâle, et dans leur temple est allumée la lampe signifiant que leur flamme n'est pas encore éteinte. Au premier anniversaire, l'enfant passe la douane du pilon ou mortier à riz. La cérémonie consiste simplement à faire circuler le bébé par dessous le levier du pilon. Le pileur reçoit un pourboire. Encore un simple jeu de mots, au fond très puéril : les mots "*tui*" *nin*, anniversaire, et *kwo* "*tui*" *kwan*," passer la douane du pilon" ayant un élément du même son.

Les moyens pullulent qui seront crus garantir l'enfant. En outre des bijoux porte-bonheur, on lui mettra au cou des amulettes composées d'ongles, de dents, ou de poils de tigre ou de chien ; sur la poitrine il portera des osselets de tanche, de poulet ou de grenouille, un noyau de pêche ; au poignet, on lui attachera parfois quelque patte de singe ou une tête de canard ; le bruit de son grelot aura pour effet de chasser les maléfices. De toute manière, l'on s'efforcera de cadénasser la vie de l'enfant.

Un moyen essentiel sera de lui trouver un protecteur. En bonne et due forme et par contrat sur

papier rouge, on le fera donc adopter par un vieux banian réputé, aux racines profondes, au tronc robuste, chargé de ramure et de feuillage : présage pour l'enfant de durée et de nombreuse descendance. D'autres le voueront au patron du quartier ou de la région ; d'autres le présenteront à l'une des portes de la ville pour que la protection céleste soit sur lui dans ses démarches ; voire même à quelque débarcadère, pour qu'il garde le pied ferme et solide en toutes ses voies ; et l'acte d'oblation sera collé au tronc de l'arbre, au mur de la ville, ou à la pierre du quai.

A Canton, l'enfant est apporté au *Shing wong miu*, pagode du saint roi ; le cachet vermillon grand format du puissant protecteur de la capitale est apposé sur le dos de l'enfant, qui désormais aura moins à craindre. Aux lieu et place du bambin, s'il ne peut y aller lui-même, les parents iront chez les voisins mendier quelques pans d'étoffe pour lui en confectionner un habit de bénédiction. Le vêtement le plus apprécié serait celui qui est fait des reliques du plus vieil ancêtre possible. Muni d'un pendant d'oreilles, le puiné survivant aura la chance peut-être de passer pour une fille, de dérouter ainsi le diable, et d'échapper, lui, à la mort. Un autre moyen de salut pour l'enfant est son adoption fictive par un voisin bienveillant, moins éprouvé par le malheur.

Que si l'enfant a été victime de la peur, la sollicitude est poussée jusqu'au ridicule. A-t-il été effrayé par un chien en dispute ou par un autre animal, on arrache à la bête quelques poils pour en préparer une amulette que portera l'enfant, ou une potion qu'il prendra comme breuvage. Si la frayeur vient d'une

personne, celle-ci fera bien de marquer de sa salive le front du petit garçon, ou encore de donner quelques raclures de cuir de sa ceinture, matière d'une infusion souveraine contre la peur. Très efficace aussi dans cette occurrence l'infusion de thé où, sur l'invitation du papa ou de la maman, deux ou trois des assistants se sont rincé les doigts. Très souvent on offre une poule, des bâtonnets d'encens, du papier argent qu'on brûle, et de nombreux salamalecs sur le théâtre même de la frayeur du marmot.

De ce rite se rapproche celui du rappel de l'âme, accompli tant au das de peur, qu'au cas de maladie du bébé. Des bâtonnets sont allumés à l'extérieur du logis par une sorcière spécialement invitée ; du papier argent est également brûlé comme rançon ; pendant qu'elle débite ses incantations, et qu'à renfort de voix, elle rappelle les esprits de l'enfant, la vieille sème du riz aux quatre vents, pour tenir le malin à l'écart ; elle promène ensuite et repromène audessus du brasier superstitieux un habit du malade, frappe enfin le feu avec ce même habit pour achever de l'éteindre, donne quelques coups de ciseaux parmi les cendres consumées, tâche ainsi de récupérer l'âme et remet à l'enfant son habit et ses esprits. En certains endroits, la sorcière monte sur le toit de l'édifice, et, le même vêtement au bout d'une perche, elle jette aux quatre vents du ciel ses appels à l'âme égarée. La cérémonie et les cris peuvent durer des heures entières. Sur les bords des fleuves et des rivières on ratelle l'âme dans le courant où des coquilles d'œufs posées sur l'eau calme sont allumées en guise de lampe pour la guider en son retour.

Dans la région de *Ko Chau*, vers l'issue de la cérémonie, la sorcière coupe un fil en plusieurs tronçons ; avec eux elle liera le cou, les poignets, la jambe du malade ; la vie sera ainsi à nouveau chevillée dans le corps de l'enfant ; durant l'opération, l'on aura eu soin, pour tenir le diable à l'écart, d'apposer un miroir derrière la nuque du patient.

Parmi les autres moyens superstitieux de guérison, citons l'ouverture répétée d'un cadenas devant la figure de l'enfant qui étouffe, l'escrime en l'air avec une épée démonifuge faite de vieilles sapèques enfilées, le mélange au thé ordinaire d'une pincée de cendres tombées d'un bâtonnet d'encens. Comme remède aux cas désespérés, on tire au sort une ordonnance quelconque dans une pagode ; la drogue indiquée se trouve d'habitude en vente dans le sanctuaire même ; elle serait le plus souvent anodine, ne pouvant ni tuer, ni guérir.

Ce qui importe souverainement pendant la maladie de l'enfant, c'est d'éloigner tout influx qui pourrait lui être néfaste. Il faut soigneusement fermer les portes aux heures voulues. Une vertu mauvaise est attachée au marc ou résidu des plantes qui ont servi à préparer des potions. Le malade, croit-on, en aurait aspiré toute la bonne vertu ; on jette donc au loin et sur le chemin tout ce qui n'est plus que détritrus nocif. Le résidu étant écrasé : *tiin* sous les pieds des passants, écrasée, pulvérisée sera aussi la maladie. Encore un jeu de mots de bon augure !

Si le petit garçon vient à mourir, ce ne sera le plus souvent que tous les moyens de salut épuisés ; ce ne sera qu'en désespérance de cause qu'on l'abandonnera ou qu'on l'exposera au dehors pour mourir. Nous

parlons, bien entendu, de la majorité des cas et, nous le verrons, il y en a de fréquents où on se débarrassera de lui tout aussi crûment que de la petite fille. La misère, la superstition, le crime, la difformité de l'enfant peuvent lui attirer cette déchéance.

* * *

Quelles que soient les précautions prises pour assurer la vie de l'héritier, elles peuvent échouer malheureusement : l'héritier ne naît pas, il meurt ou il ne naît qu'une fille. Le chinois ingénieux garde encore une corde à son arc, et, s'il a des économies, il s'achète un garçon. Chez les *Hak ka*, la chose peut s'exécuter au vu et au su de tous. Le Cantonais est plus exigeant : il faut que l'enfant paraisse bien à lui ; pendant quelque temps il ira avec Madame dans une autre ville et en reviendra avec un poupon fraîchement acheté qui sera reconnu comme leur, leur succédera et qui en attendant, — la chose est très appréciable — leur donnera part aux biens d'ancêtres.

Règle générale le petit garçon sera d'autant plus précieux qu'il aura été acheté plus jeune. Son prix sera pour le moins décuple de celui d'une jeune fille du même âge, \$100 à \$200 contre \$10 à \$20 pour une petite fille de un à deux ans. L'adoption d'un fils plus âgé, ayant déjà à peu près l'âge de raison, a rarement une heureuse issue ; les enfants ne se trompent pas sur l'authenticité de leurs parents putatifs, et ne manquent pas de se sauver, s'ils y trouvent leur plaisir et leur intérêt.

L'axiome est, dans la région du Delta, que quiconque à trente ans

n'a pas encore de prospérité, doit prendre une deuxième femme. Ailleurs existe la coutume du *Kouo fong* : un neveu est choisi qui sera le fils putatif et l'héritier légal de l'oncle mort sans enfants.

Le fait arrive aussi d'un garçon prestement substitué à la jeune fille nouvellement née. La petite est exposée ou envoyée dans quelque crèche. On s'était au préalable assuré d'un garçon acheté, en prévision de venue de l'indésirable, et le tour est joué. L'expédient s'appelle en chinois d'un mot très joli : Lâcher le phénix pour voler le dragon.

* * *

Le petit garçon sain et sauf ou réchappé de maladie demeurera l'idole de la famille, l'enfant gâté de son père et de sa mère. Plus généralement ceux-ci lui passeront tout et l'élèveront très mal. L'essentiel sera de le conserver plutôt que de l'éduquer ; on souscrira donc à toutes ses volontés, on se soumettra à toutes ses exigences. Souvent à peine osera-t-on le gronder ; encore moins le battre ; de ceci l'on se déchargera sur son maître d'école, dès le temps où l'on pourra l'envoyer étudier. Dans le *Tsang Shing* et autres l'eux, la mère elle-même ou un autre membre de la parenté porteront sur le dos le potache à l'école, la figure voilée pour qu'il ne soit pas victime du mauvais ciel. Il s'agit dans l'occurrence de l'apparition inopportune d'un chien. Chien se dit *kau*, et *kau ché* avec précisément le même ton, veut dire quelque chose de raté, de bâclé, d'imparfait. La rencontre du chien pourrait avoir des conséquences désastreuses pour l'éducation du gamin. Une garantie

de plus de réussite pour celui-ci est l'apport au premier jour d'école d'un oignon ou d'un pied de céleri qu'il mettra dans son pupitre. Oignon si dit *tsung*, et céleri *kan*. Les mêmes sons signifiant intelligence et application, la recette procurera indubitablement un élève émérite.

L'éducation ne s'en poursuivra pas meilleure à l'école qu'au foyer domestique. Le magister sera coulant le plus possible, fermera les yeux sur la plupart des manquements, se gardera bien à son tour de gronder ou de frapper son élève de peur d'être désavoué par les parents. L'assistance aux classes sera très intermittente ; la moindre raison en dispensera : la garde du buffle ou autre motif. Même dans les familles aisées ayant leur fils dans quelque école de Canton, les parents n'aimeront pas être avertis sur les défauts ou les absences de leur enfant, encore moins le corriger. Leur amour-propre et l'amour déraisonné qu'ils ont pour leur fils en souffriraient trop. Pour un observateur impartial, il est presque impossible que le petit Chinois reçoive une éducation même passable, et cela aujourd'hui plus peut-être que jamais.

A la condescendance des parents succède parfois une cruauté sauvage. Le naturel chinois est coutumier de ces écarts. Il arrive très rarement, il est vrai, que des parents, usant d'un droit terrible, vont jusqu'à aveugler au fer rouge leur propre enfant incorrigible, joueur, ou voleur qu'ils ne veulent pas livrer à la justice du pays. Plus souvent le père et la mère fermeront les yeux sur des actes essentiellement mauvais et répréhensibles, ou loueront la précocité ou l'astuce de l'enfant ; ils le brutaliseront au contraire,

quelquefois de mortelle façon, pour un vulgaire objet brisé par inadvertance. Inutile d'ajouter qu'entre tous le fils unique bénéficiera d'une indulgence spéciale ; sauf colère subite et irraisonnée, on ne le touchera jamais du bout du doigt.

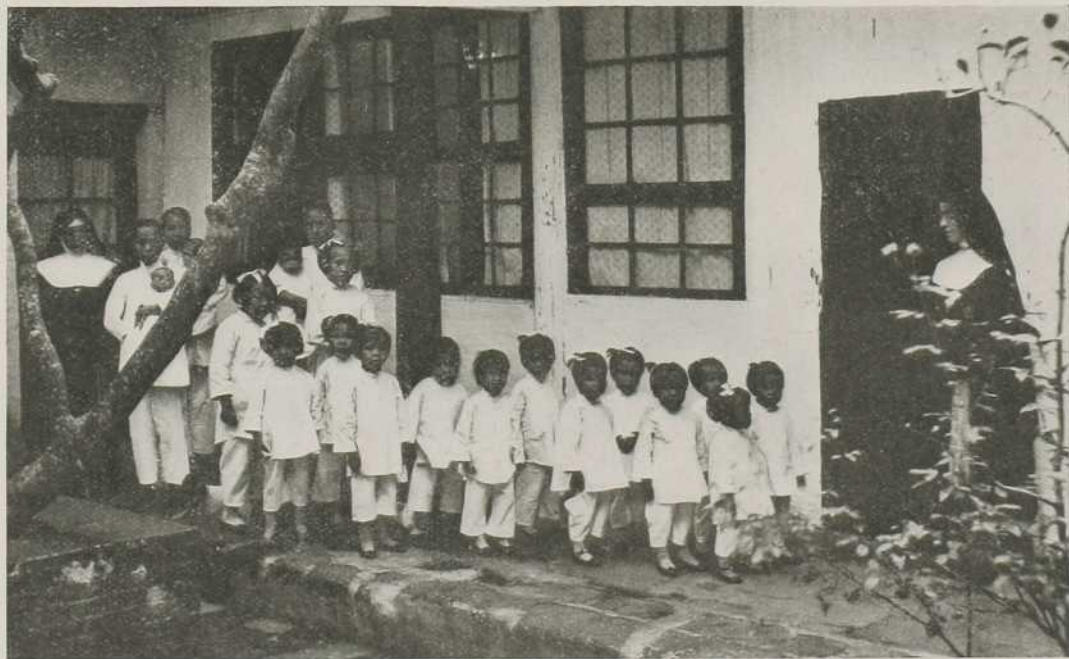
* * *

MEPRIS DE LA PETITE FILLE

EXPOSITION ET INFANTICIDE

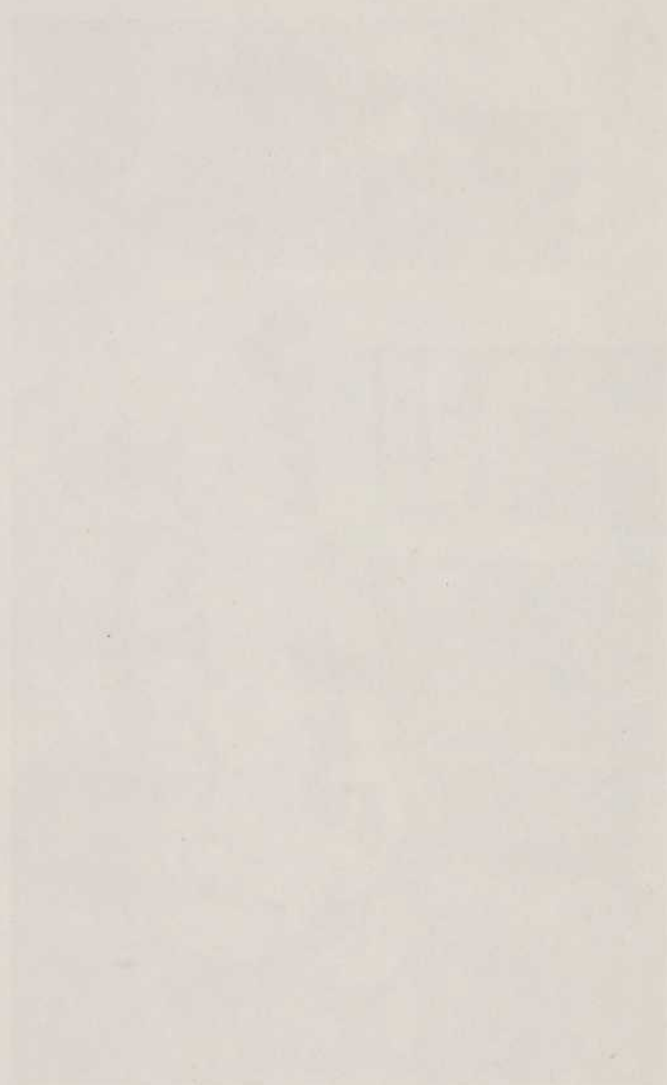
Ce sont les petites filles qui généralement sont les délaissées de la famille chinoise. Le nom générique de *Ts'in kam*, mille louis d'or, qu'on leur applique d'ordinaire, n'est qu'une fleur de rhétorique ; ainsi de la plupart des noms gracieux dont on les dote. Elles ne sont guère reçues que comme condiment ; ce sont les garçons qui constituent le plat de résistance.

C'est ce qu'expriment d'autres dénominations moins fleuries mais plus réelles dont les parents affublent la jeune fille. Ceci se passe même dans les ménages riches du Delta auxquels la situation de fortune peut permettre de garder les filles quoique nombreuses. La nomenclature est biblique, intraduisible en notre langue française, si pauvre en noms propres. "Ming chi" : c'est l'ordre du ciel ; "Mok in" ; je me résigne ; "To ling" : je suis comblé ; etc., sur le même ton à chaque fille qui vient. Dans une autre famille du Tung Kun, nous trouvons une nomenclature plus vulgaire de forme, mais semblable au fond : "Chung yau !" encore une ! "Yau to !" mais c'est trop ! "Yau mun !" je suis débordé ! Les gens de service donnent évidemment un qualificatif plus respectueux, mais la parenté, les oncles et les tantes y



Un groupe de catéchumènes allant recevoir le baptême à la chapelle
des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception,
Tong Shan, Chine.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS



regardent de moins près. Une expression populaire dit clairement le très peu de cas qu'on fait de la petite fille. Elle est une tuile, ou encore un *yuk lau*, une loupe, une verrue, une excroissance charnue dont on opère l'ablation si elle est trop gênante. Ainsi traite-t-on, et trop souvent hélas ! la jeune fille : on la vend, on l'expose ou on la tue.

Quelques mots de gens du peuple donneront une idée plus au naturel encore de l'estime qu'on a d'une jeune fille : "Prenez ces deux petites, disait une mère à une Sœur Missionnaire de l'Immaculée-Conception ; celle-ci est bossue, maigre perte si elle meurt ; sauvez celle-là qui est bien faite, et lorsque je la marierai, je vous paierai tant de gâteaux, tant de jarres de vin."

Et une autre personne apportant au même orphelinat sa petite sœur d'ailleurs très saine : "Prenez et occupez-vous-en ; ma mère n'en a pas le temps, il faut qu'elle nourrisse les porcs !" Expression cynique mais exacte. Bref, la petite fille n'est qu'un pis aller ; on la supporte tout au plus, en attendant un garçon : d'où son nom fréquent de *Tai chiin* qui veut dire : révolution, on espère bien que la roue de la fortune tournera et finira par amener un héritier mâle.

La destinée de la jeune fille s'ouvre en dehors. Vivante ou morte, elle demeure presque une étrangère pour ses propres parents ; et cela, même lors de son dernier soupir.

Il est des régions, telles *Si Kiu*, dans le bas *Pun ti* où la jeune fille malade, non fiancée, ou non mariée, serait-elle âgée de quinze ou seize

ans, est extraite de la maison paternelle, et posée dans une mesure quelconque, ou même au milieu du chemin, pour y mourir. Semblable destinée pour la femme déjà mariée qu'une maladie grave surprendrait chez son père et sa mère. Si par hasard la maison du mari est trop loin, les propres parents de la malade, au lieu de la garder chez eux, préfèrent la porter dans un lazaret ou dans une pagode et l'abandonner à son sort : la femme doit mourir chez son époux.

Ce qui est vrai de la femme nubile ou déjà adulte, l'est à fortiori de la petite fille malade. Celle-ci non plus ne peut mourir chez elle. Sa mort y serait de très mauvais augure pour la famille. Si son état s'aggrave, elle est donc portée à l'extérieur, exposée sur la terre, sur le bord d'un arroyo ou d'un étang, dans quelque mesure délabrée, derrière une haie, au pied d'un vieux mur où quelque passant apitoyé la recueillera peut-être. Dans la campagne du *Sheun tak* sont d'humbles tours où sont mises les filles abandonnées. Les *Hak ka* du *Yung kun* en particulier, les déposent à l'étable à buffles, ou les suspendent dans leur berceau à une branche d'arbre, et les y laissent attendre la mort. Certains parents les exposent sur les monticules à tombeaux ou encore aux portes des villes, au pied des remparts. A Canton, depuis qu'il y a une certaine police, on se contentera, s'il y a urgence, de déposer l'enfant moribond sur une natte ou sur un vieux chiffon derrière la porte.

Son sort est la mort inévitable ; à la campagne, dans la banlieue même de Canton, il arrive que chiens et porcs, corbeaux ou colombes font leur œuvre et dévorent l'enfant en tout ou en partie ; ici ce sont les

fourmis, là ce sont les rats. Nous avons des cas bien authentiques de petits bébés rongés par les uns ou les autres de ces animaux, et portés encore vivants à nos crèches. Signalons plus spécialement celui d'un pauvre grand-père en pleurs confiant aux sœurs sa petite-fille, les oreilles rognées, la joue percée par les rats, et lui-même ayant pansé la plaie avec du tabac. Détail macabre : l'auteur de ces lignes se rappelle le fait du chien du logis, lui apportant du bord d'un étang voisin et pendant son dîner, la tête d'un enfant exposé, ou insuffisamment enterré.

* * *

L'exposition est au fond un moyen moins inhumain de débarras et qui conserve quelque trace de scrupule, et un dernier espoir de salut. Une façon plus radicale est la suppression directe. Dans le *Ha sz fu*, le *Ko chau*, on tord le cou de l'enfant, ou plus simplement on le jette dans une fosse. Dans la plupart des régions, une méthode expéditive est l'immersion. Dans le *Tsung Kun* règne l'habitude d'ébouillanter le nouveau-né, de le comprimer entre deux couvertures, de lui écraser la tête entre deux planches ou deux mottes de terre. C'est l'aveu même d'une mère apportant sa deuxième fille à la crèche de la mission de Canton : " Si j'avais connu votre maison, je vous aurais confié ma première-née ; mais je ne savais pas et nous l'avons étouffée entre deux planches de lit, mon mari et moi." Notons aussi le système d'asphyxier par les cendres ; on en obture la bouche et les narines de l'enfant, ou on l'en recouvre entièrement. L'expression chinoise est typique et pourrait se traduire :

mariner dans la cendre !... Dans le *Sheun Tak* et autres pays du Delta, de même dans le *Lok Cheung*, on jette simplement la petite fille à la rivière. Quelquefois, au *Lok Cheung*, par exemple, on lui accorde une petite corbeille et un peu de paille. Le fait est fréquent de cadavres d'enfants dévalant le fleuve de l'Est, vis-à-vis de la léproserie de *Shek Lung*. Pareille façon de procéder chez les barquiers du *Chii Kong* ; à *Kau Kong* dans le Delta, et à *Sam Shui* sur le *Si Kiang*, le fait est si avéré que des sociétés de bienfaisance de l'endroit paient une barque qui promène ses deux baquets, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière, pour recueillir les cadavres d'enfants jetés à l'eau.

Parmi ces noyés beaucoup ont été immergés vivants, surtout s'ils étaient malades. Un autre mode d'infanticide qui serait usité surtout dans les campagnes *Hak ka*, consiste à laisser sur la terre nue de l'abjecte et humide maison chinoise l'enfant à peine née. Aucun soin, si elle est rejetée, ne lui est accordé ; à peine un chiffon ou un quartier de natte. L'enfant peut résister parfois au delà de deux ou trois heures, mais finit par mourir ou d'hémorragie ou du tétanos. Quelques enfants ayant traversé cette épreuve ont été apportées à notre crèche de Canton pour y trépasser, entre autres deux jumelles, transies de froid, enveloppées dans un simple journal, le panier qui les contenait couvert d'un maigre lambeau d'étoffe.

(A suivre)

LETTRE TOUCHANTE

Un vaillant évêque-missionnaire, Monseigneur Isidore Clut, obligé d'aller en France pour raisons de santé, y reçut la lettre suivante de l'un de ses néophytes du Nord-Ouest :

L'Ile de l'Original,
le 2 décembre 1889.

A mon vieux Père, le Grand-Priant,
(l'évêque) Isidore Clut.

Mon vieux père,

Voilà qu'il y a longtemps que je ne t'ai point écrit ; mais je vais t'écrire de nouveau. Toutes les lettres que tu m'as envoyées, on me les a toutes apportées. Aussi je suis très content, ainsi que ma femme, nous te disons merci.

Pour l'image de ton visage j'ai fait un beau bois (un cadre) et j'y ai placé l'image de ton visage et je l'ai exposée dans ma maison. Chaque fois que je vois ton portrait, je me souviens de toi. Ce n'est pas ton propre corps ; cependant c'est comme si je voyais ta propre personne, et je suis heureux. J'ai encore d'autres choses à te dire : tu m'as écrit de l'autre côté de la mer (de France), tu me disais : " Je reviendrai en barque près de vous ; " voilà ce que tu as dit, t'en souviens-tu ? Alors, j'étais content. Mais après, voilà que tu m'as écrit et tu me disais alors : " Je ne puis aller jusqu'à vous, vu que je suis très

malade ; " voilà ce que tu me disais. Quand je vis ta lettre, j'ai été suffoqué de peine, et beaucoup de monde ont été suffoqués de peine.

Autres choses à te dire, quant à mes enfants qui demeuraient avec les Sœurs tu t'en souviens, n'est-ce pas ? j'ai repris Michel et, l'été prochain, je veux reprendre Madeleine. Ne voilà-t-il pas que le ministre protestant m'a dit : " Je vais instruire les enfants, les catholiques n'instruisent pas bien les enfants ; nous seuls nous les instruisons bien." Mais tu sais bien que je ne puis pas dire oui. Il m'a encore dit ceci : " Les catholiques pour l'éducation des enfants demandent de l'argent aux parents ; quant à nous nous ne faisons pas ainsi, nous disons : " Nous ne devons pas prendre l'argent des pauvres." Il m'a dit cela bien souvent, mais jusqu'au jour d'hier je n'ai pas même encore daigné lui répondre. Quant à la religion, il ne m'a pas même encore importuné par ses paroles. Je suppose qu'il pense que ce serait en vain.

Ton enfant dont tu as des preuves d'affection. Michel Malville, ce sont ses paroles, celles-là.

SON PRÊTRE!

ELLE était déjà courbée par l'âge, le travail et les infirmités, la sainte et vieille servante. Et pourtant elle avait fait un rêve, un rêve impossible, qui est aujourd'hui en train de se réaliser !

Un dimanche, au prône de la grand'messe, elle entendit raconter que le nombre des prêtres diminuait partout. Cette nouvelle l'attrista. "O ma bonne Mère sainte Anne, murmurait-elle, vous ne permettrez pas !" Mais que pouvait faire pour empêcher ce malheur, une pauvre célibataire de sa condition ? prier et voilà tout, prier pour que le Saint-Esprit allume au cœur des mères chrétiennes le désir d'amener leurs enfants au bon Dieu... Cependant cette réflexion ne la rassurait pas, car un mot terrible du curé lui revenait sans cesse à la mémoire : "A notre époque, il ne suffit pas de prier ; il faut agir."

"Mon Dieu, pensait-elle, que voulez-vous que je fasse ?"

Tout à coup une idée surgit dans sa tête : une idée folle, mais qu'importe, cette idée l'obsédait ; si elle pouvait amasser assez d'argent pour élever elle-même un enfant au sacerdoce !...

Pauvre vieille, elle qui n'avait pour vivre qu'une petite rente que lui avaient laissée ses maîtres, et le travail de son aiguille !

"N'importe, se dit-elle, je ferai des économies ; je travaillerai davantage !"

Des économies, quand on a à peine de quoi vivre ! travailler davantage quand on a soixante ans ! C'est une folie.

C'était une folie, sans doute, et pourtant ce fut décidé ; il fut décidé qu'elle donnerait, elle aussi, son prêtre au bon Dieu.

Et la voilà qui se met à l'œuvre, stimulée par cette ambition immense.

"Un prêtre ! se disait-elle. Je serais assez heureuse pour avoir *un* prêtre à moi, un prêtre qui priera pour moi, qui fera aimer le bon Dieu pour moi ! Oh ! mon Dieu, ne me laissez pas mourir sans que je vous donne un prêtre !"

*

* *

Et elle a amassé de la sorte, sou par sou, trois mille francs !

En a-t-elle enfin suffisamment ? Elle va le demander au vicaire.

Le vicaire est un jeune prêtre, ardent, zélé, donnant tout son temps et tout son cœur aux jeunes gens, dont il est l'idole.

“ Monsieur le vicaire, j'ai fait un beau rêve ; mais j'ai besoin de vous pour le réaliser. Je veux *avoir mon prêtre*. Vous trouverez bien dans votre patronage un enfant intelligent qui fera de bonnes études, un enfant pieux qui deviendra un bon prêtre comme vous. Voici une petite somme pour son instruction. En ai-je assez ? Dame ! on pourrait travailler encore, vous savez !... ”

Le vicaire ému ne put que lui répondre : “ Merci, oh ! merci Jeanne ; le bon Dieu vous bénira. ”

Et la bonne vieille sortit, les yeux pleins de larmes, larmes de joie, en murmurant :

J'aurai mon prêtre ! j'aurai mon prêtre !

*
* *

Aujourd'hui, ses doigts paralysés ne travaillent plus ; mais sa vieillesse est encore réjouie par l'image de “ son prêtre ” qui étudie, qui grandit et qui se sanctifie

Meurs en paix, bonne et vieille servante ! Va, tu peux, calme et souriante, te présenter au bon Dieu ; il te recevra avec amour et il te dira : “ Bonne et fidèle servante, toi qui sur la terre paraissais si petite et si inutile, toi qui étais si peu connue et si peu appréciée, vois dans la suite des âges tout le bien que fera “ ton prêtre ” ; vois ce qu'il fera lui-même et ce que feront longtemps après lui, d'autres prêtres qu'il aura élevés, lui aussi, comme tu l'as élevé : des coupables ramenés à la vertu, des enfants gardés purs, des jeunes filles protégées contre le vice... Et le point de départ de cette gloire que je reçois, c'est toi ! toi qui, avec tes privations si vaillamment supportées, as fait un prêtre ! ”

[Semaine religieuse du Mans.]

Nos lecteurs seront heureux d'apprendre que le travail de réorganisation de l'Œuvre de la Propagation de la Foi se continue dans le diocèse de Montréal d'une façon tout à fait consolante. Déjà, les ouvrières sont allées dans plusieurs paroisses de la ville et de la campagne, notamment à l'Immaculée-Conception, au Saint-Enfant-Jésus et à Saint-Charles, parler de l'Association et des missions aux Congrégations des Dames de Ste-Anne et des Enfants de Marie. Les zélatrices se sont consacrées à ce travail d'apostolat avec un dévouement vraiment admirable, et les résultats font espérer un progrès marquant d'esprit missionnaire et d'aumônes apostoliques.

POUR LES PETITS

Losatte, petite Chinoise de notre maison de Canton, est choyée par tout le monde autant qu'une petite Rose bien fraîche peut l'être. Et comment ne pas l'aimer, cette enfant ? elle est si gentille ! Je me souviens du jour où elle reçut du Canada une très jolie robe rose. On lui dit qu'une fillette de son âge, 4 ans, lui envoyait cette robe, et qu'elle avait assurément dû faire pour cela un gros sacrifice : "Le bon Jésus, répondit-elle avec un petit air fin, paie toujours les sacrifices qu'on fait pour lui ; la chère petite fille du Canada sera bien récompensée, je vais le demander avec un cœur chaud."

"Le bon Jésus paie toujours..." Cette phrase fut, à l'occasion, répétée à Losatte.

* * *

La robe rose devint bientôt la favorite et même le suprême amour de notre petite Chinoise ; elle ne la mettait qu'aux jours de grande fête, et malheur à qui, alors, aurait osé porter la main sur ce précieux vêtement !

Losatte devenait insensiblement vaniteuse !... Mais le petit Jésus veillait...

* * *

Un jour, il y eut une grande inondation, quelque chose comme le déluge, tout autour de Canton, et bien loin tout autour. Les rivières

se gonflaient comme si on eût soufflé dessous, la pluie tombait le jour et la nuit, l'eau montait dans les maisons partout ; c'était bien triste !

Mais, à Canton, c'était différent : Canton est bâtie sur une élévation de terrain ; l'eau ne montait pas jusqu'à la ville. Nous étions en sûreté chez nous.

Sœur Supérieure, dans ce temps-là, reçut une lettre d'un missionnaire d'où il y avait l'inondation. Il disait : "Nos petits ont tout perdu dans ce terrible fléau, et nous sommes sans ressources ! Dieu nous vienne en aide ! N'auriez-vous pas, dans votre pauvreté, quelque habits pour fillettes que vous pourriez donner à des malheureux que l'épreuve visite ?..."

Tout ce que nous possédions de vêtements, nos enfants l'avaient !... Il fut néanmoins décidé que, de grand cœur, nous donnerions aux pauvres inondés.

Réunissant ce même jour dans la cour intérieure tout notre petit monde, Sœur Supérieure fait connaître la misère où se trouvent réduits les orphelins de Shiu Hing. Après un discours bien pathétique, chaque enfant est invitée à faire sa part volontaire de secours.

Losatte est là. Tandis qu'elle écoute ce que dit la religieuse, son petit cerveau travaille :

— Sa robe de coton jaune ? ah ! oui, elle peut la donner... Sa robe

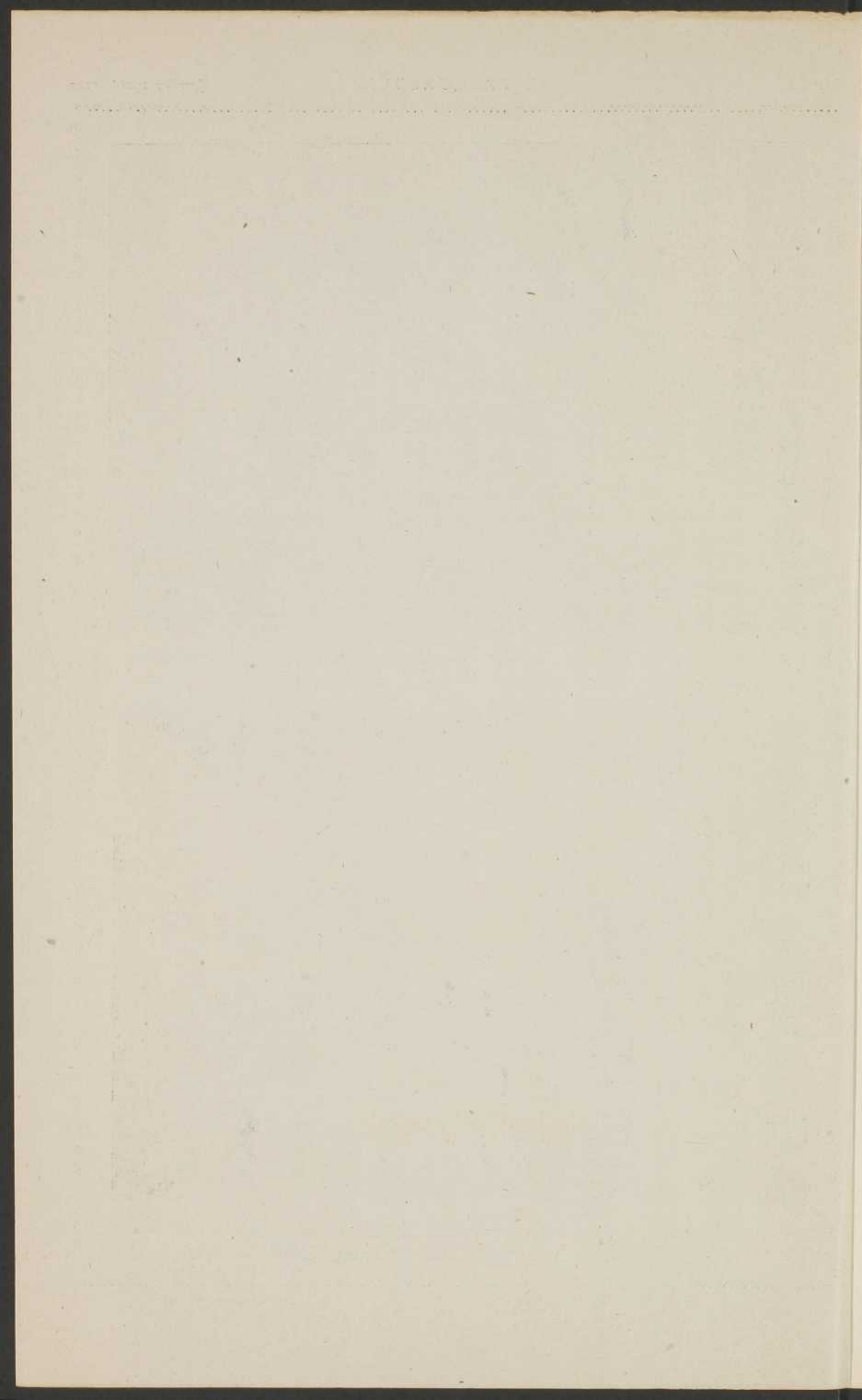


Orphelines chinoises prenant leur modeste repas.

Losatte est assise à côté de la religieuse (p. 115)



Ouvrières à l'atelier de tissage, chez les Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception, à Canton, Chine.



noire?... hum !... le noir, c'est la couleur aristocratique !... Mais les petites n'en ont pas là-bas... Oui, elle va la donner ! Que possède-t-elle encore ? et son esprit cherche... mais pas longtemps : Oh ! par exemple, pas celle-là !... non, non, pas celle-là ! !

Une vision rose vient de lui apparaître. Mais, en ce moment, la vision est toute noire, lugubre : non !... pas sa robe rose ! ! !...

Et Losatte va, avec les autres enfants, chercher dans sa case — jadis une boîte à savon — les effets destinés aux petites sœurs de Shiu Hing. Un gros paquet sur ses deux petits bras allongés au possible, voilà ce qu'elle va donner : elle a grand cœur, Losatte !

Chacune des petites revient trouver Sœur Supérieure qui doit faire le triage afin que les aumônes soient sagement réparties. La religieuse qui s'occupe des enfants s'aperçoit vite que Losatte est bien chargée, mais qu'elle n'a pas sa robe rose. Connaissant l'attachement désordonné de la petite pour ce vêtement, elle glisse quelques mots à l'oreille de Sœur Supérieure qui comprend tout de suite. Faisant aligner les jeunes donatrices, celle-ci passe en revue ce que chacune a apporté. Arrivée à Losatte : "Mais que tu es généreuse, Losatte ! C'est beau ce que tu fais là ; le bon Jésus doit être

fier de toi !" Losatte, elle, n'est pas fière du tout, elle baisse la tête. "Mais Losatte, qu'as-tu donc ? Cela ne te plaît pas de m'entendre dire que l'Enfant Jésus est content de toi ?" Même silence ; la tête descend plus bas, l'air devient piteux. La religieuse continue un instant, mais Losatte n'y tient plus, elle éclate en sanglots : "Pas ma robe rose, pas ma robe rose !..." — Personne ne t'y oblige, répond la religieuse. Assurément, le petit Jésus sera bien content si tu fais un sacrifice, c'est ce qu'il préfère. Mais tu es libre de donner ou de garder ta robe rose. Si tu le veux, garde-la."

Pleurant toujours, Losatte se rend à sa case, remet tous les effets qu'elle en avait sortis, y prend sa robe rose, rien que sa robe rose, et, sanglotant plus que jamais, elle va la jeter sur les genoux de la sœur en lui disant : "Tiens, prends-la, ma robe rose !..."

L'Enfant Jésus avait gagné... Sœur Supérieure ne jugea pas à propos d'envoyer aux orphelines de Shui Hing la robe de Losatte, mais celle-ci fut à jamais guérie de son amitié particulière...

Se corriger d'un défaut, c'est une grande grâce du bon Dieu : ainsi, "le bon Jésus paie toujours les sacrifices que l'on fait pour lui."

Et Losatte porte encore sa robe rose.



Nos amis verront avec bonheur l'accroissement donné aux Bourses missionnaires.

Une BOURSE est une SOMME D'ARGENT dont l'intérêt crée une rente perpétuelle pour le soutien d'une missionnaire.

La somme de \$5,000.00, donnée en un ou plusieurs versements, et par une ou plusieurs personnes, forme une BOURSE complète.

Bourse complète :

BOURSE DU SAINT-ESPRIT. \$ 5000.00

BOURSES EN VOIE DE FONDATION :

BOURSE DU SACRÉ-CŒUR	\$ 372.54
BOURSE VILLE-MARIE.	1459.79
BOURSE SAINT-JOSEPH.	361.25
BOURSE SAINT-PATRICE.	324.00
BOURSE MARIE-IMMACULÉE.	20.00



Beaucoup songent à éterniser leur nom sur la terre par un monument qui ne pourra résister aux ravages du temps ; heureux celui qui, suivant l'impulsion de la vraie charité, s'assure un MONUMENT VIVANT DE FOI ET D'AMOUR qui attestera pendant toute l'éternité de son zèle pour le salut des âmes. Créer une Bourse, ou contribuer à sa formation, ne serait-ce pas un moyen hautement louable de rendre immortelle la mémoire de quelque cher défunt ? Ne serait-ce pas lui procurer un monument en tout point digne d'un cœur chrétien ?

LES ANGES DU PRÉCURSEUR

“ Qui vient en aide à l'Apôtre a droit à la récompense de l'Apôtre ”

Les personnes dont les noms suivent ont bien voulu se constituer les anges de notre modeste revue et promouvoir ainsi, sublime apostolat, la connaissance des œuvres de missions. Le chiffre indique le nombre d'abonnements recueillis.

Montréal : Mlle R.-A. Aubin, 1 ; Mme J.-B.-A. Aubry, 5 ; Mlle L. Bélanger, 4 ; Mlle H. Boulard, 5 ; Mme R. Benoît, 7 ; Mlle C. Courtemanche, 6 ; Mlle B. Crevier, 6 ; Mme Lachance, 3 ; Mlle C. Daniel, 4 ; Mlle M.-A. Daigle, 6 ; Mme O. Dumont, 43 ; Mlle J. Galärneau, 3 ; Mlle M.-A. Guérin, 7 ; Mlle A. Gamache, 2 ; Mlle B. Guay, 5 ; Mlle A. Godcharles, 4 ; Mlle J. Hotte, 2 ; Mlle Jérôme, 2 ; Rév. H. Jeannotte, Grand-Séminaire, 54 ; Mlle A. Lamothe, 4 ; Mlle M.-L. Marion, 8 ; Mlle R. Morache, 7 ; Mlle Y. Moquin, 5 ; Mme R. Monty, 1 ; Mlle L. Perrault, 2 ; Mlle B. Poirier, 12 ; Mlle C. Robert, 2 ; Mlle B. Rivard, 15 ; Mlle C. Riopel, 8 ; Mlle M. St-Jorre, 2 ; Mlle F. Tisseur, 15 ; Mlle A. Turcotte, 1. Mlle M.-C. Véronneau, 5.

Province de Québec : Mlle B. Bélanger, St-Jérôme, 1. Mlle Y. Bigras, Ste-Dorothée de Laval, 10 ; Mme Bricault, Sherbrooke, 28. Mlle S. Beaudoin, Champlain, 13. M. Z. Caza, Témiscamingue-nord, 12. Mlle G. Hudon, Notre-Dame de Ham, 4. Mlle M. Jetté, St-Bruno, 2. Mlle E. Michaud, Isle-Verte, 10. Mme Chs Milot, Ste-Monique de Nicolet, 1. M. Donat Marquette, St-Liboire, 2. Mlle G. Pautz, Lachenaie, 4. Mlle M. Pelletier, Ste-Anne des Monts, 4. Mlle A. Vancheesteing, St-Michel de Napierville, 10. Mlle Veillette, Shawinigan-Falls, 2. Mme Adolphe Vincent, St-Guillaume d'Upton, 12. Mme L. Boisvert, Sherbrooke, 50. Mlle A. Vanasse, St-Guillaume d'Upton, 14. Mlle M. Paradis, Québec, 140. Mmes J. et E. Leblanc, Jonquières, 150. M. L.-P. Bourassa, Trois-Rivières, 15.

Dans l'Ontario : M. F.-X. Séguin, Windsor, 15. Mlle C. Hotte, l'Orignal, 1. Mme J.-B. Meloche, Ottawa, 60.

Aux États-Unis : Mlle L. Guérette, Nashua, 9. Mlle I. Lario, Lowell, 10. Mme P. Jodoin, Worcester, 26. Mlle Millejours, Burlington, 3. Mme Olivier, Burlington, 3.

COMMENT AIDER LES MISSIONS EN ORNANT NOS BELLES EGLISES DU CANADA

Les Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception ont un atelier d'ornements d'église et de lingerie sacrée, pour le soutien de leur maison-mère et de leur noviciat.

Qu'on veuille bien remarquer que les missionnaires doivent subir une préparation de plusieurs années avant de pouvoir aller travailler dans les champs de l'apostolat.

A des conditions faciles, on peut se procurer à l'atelier des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception, 314 Chemin Sainte-Catherine, Outremont, Montréal, ou encore à leurs maisons de Rimouski et de Joliette, les articles suivants :

Lingerie sacrée, brodée, au fil tiré, etc., etc.

Nappes d'autel avec dentelle aux fuseaux ou autre. (Ces dentelles sont fabriquées en Chine par les orphelines chinoises.)

Surplis et aubes avec dentelles de Cluny et autres.

Tapis d'autel en feutre peint, doré ou simplement découpé.

Voiles de tabernacles peints ou brodés d'or.

Étoles et bourses de salut, peintes ou brodées.

Voiles huméraux de tous genres.

Chapes de toutes couleurs, à la broderie chinoise, à la cannetille ou à la peinture.

Voiles de ciboire, de custode, d'ostensoir de tous genres.

Boîtes à hosties peintes.

Sacs aux malades.

Bannières, insignes pour congrégations, etc.

Enfants-Jésus en cire et Crèches pour Noël.

On peint sur commande toutes sortes de bouquets spirituels, cartes de fête, etc.

Prix donnés sur demande.

On recommande d'une manière toute spéciale les broderies et dentelles de Chine. En encourageant ces ventes, l'on coopère au salut de tant de jeunes payennes qui reçoivent dans les ouvroirs catholiques, avec le gain de la vie, la lumière de la foi.

Adresse : LES SŒURS MISSIONNAIRES DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION,

314, Chemin Sainte-Catherine,

Outremont, Montréal.

: LES SŒURS MISSIONNAIRES DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION.

Rimouski, Qué.

ou : LES SŒURS MISSIONNAIRES DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION,

Joliette, Qué.



18, blvd St-Joseph ouest.

Tél. St-Louis 863.

Medard Paquette

BOULANGER

Pain parisien, le meilleur à Montréal. — Pain de fantaisie de toutes sortes.

Seul propriétaire au Canada du célèbre pain KNEIPP.

DEMANDEZ-LE

Dieu crée les fruits...

Les hommes les cueillent...

Et nous en faisons des confitures

LABRECQUE & PELLERIN ne sauraient produire quand les fruits manquent, car leurs confitures, marque L. & P., sont pures.

Elles ont un goût qui plait aux plus exigeants. Demandez cette marque pour un produit pur.

Labrecque & Pellerin

Manufacturiers de Confitures, Sirop, Catsup.

Tél. Est 1075-1649

111, St-Timothée,
Montréal.

ARMAND GRAVEL

QUINCAILLIER

Fixtures électriques, Tapisserie, Peinture,
Vaisselle.

Coin Waverley et Bernard

Spécialité : Nous posons les vitres à domicile.

— POUR VOS TRAVAUX ÉLECTRIQUES...

Tél. Cal. 128.

Qu'ils soient petits ou grands,— voyez

J.-A. SAINT-AMOUR

2173, rue Saint-Denis

*Spécialité : églises et couvents.*Geo. VANDELAC, jr
— Etabli en 1890 —

Alex. GOUR

Georges Vandelac

DIRECTEUR DE FUNÉRAILLES

Voitures doubles pour baptêmes et mariages
Ambulance-automobile et ambulance à
chevaux.

70, RACHEL EST

(Angle Cadieux),

MONTREAL

Tél.: St-Louis 1203 ; la nuit : 3229.

B. Trudel & Cie

36, Place D'Youville

MONTREAL

Nous manufacturons l'Homogénéisateur :
TRUDEL, le Condenseur Evaporateur: RUFF,
Les Bassins Pasteuriseurs et Réfrigérateurs.
Nous vendons toutes les machineries et fournitures
nécessaires aux diverses Industries du
Lait.

Tél. Main 118 ;

B. P. 484

Le soir, West 4120

COMPAGNIE DE BISCUITS

"AETNA"

LIMITÉE

Entrepôt et salle de vente : 245, Avenue
Delorimier, Montréal.— Tél. Lasalle, 827.

Nous fabriquons une grande variété de
biscuits. Qualité supérieure : prix modérés.
— Nous accordons une attention spéciale
aux commandes reçues des communautés
religieuses.

— Achetez votre Harmonium ou Piano, de:—

"The Leach Piano Co"

564, STE-CATHERINE OUEST

(Entre les rues Stanley et Drummond)

Comptant ou termes faciles. Écrivez
pour informations.

THE CANADIAN FLORAL CO.

L. LESPÉRANCE, prop.

257, Ave LAURIER
OUTREMONT

Spécialité : Bouquets de noces et dessins
mortuaires. (Tél. Rock. 830)

J.-O. LABRECQUE & CIE

AGENT POUR LE

CHARBON DIAMANT NOIR

141, rue Wolfe,

Montréal

BIENFAITEURS DE LA SOCIÉTÉ

1.— Sont *fondateurs* ceux qui assurent à la Société un capital de \$1,000.00 et plus.

2.— Sont *protecteurs* ceux qui, par une somme de \$500.00, fournissent la dot et le trousseau d'une novice pauvre. Une paroisse, une communauté ou une famille, en réunissant leurs aumônes, peuvent avoir droit à ces titres. Un diplôme de fondateur ou de protecteur est décerné aux personnes qui font les offrandes plus haut mentionnées.

3.— Sont *souscripteurs* ceux qui versent une aumône annuelle de \$25.00.

4.— Sont *associés* ceux qui donnent la somme de \$2.00 par an.

La Société considère aussi comme ses bienfaiteurs tous ceux qui, par une offrande quelconque, soit en argent, soit en nature, viennent en aide à ses œuvres.

AVANTAGES ACCORDÉS AUX BIENFAITEURS

Tout en laissant à Dieu le soin de récompenser lui-même, selon leur générosité, leurs différents bienfaiteurs, les Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception leur assurent une participation aussi large que possible au mérite de leurs travaux apostoliques, ainsi qu'aux prières et souffrances de tous les malheureux confiés à leurs soins.

En outre, les bienfaiteurs ont droit aux avantages spirituels suivants :

1° Un souvenir particulier dans toutes les messes entendues et les communions faites par les religieuses.

2° Une messe chaque mois dite à leurs intentions.

3° Tous les vendredis de l'année, les religieuses, se succédant auprès du Saint Sacrement exposé dans la chapelle de leur maison-mère, offrent l'heure d'adoration tout entière aux intentions de leurs bienfaiteurs. (Les noms des fondateurs et des protecteurs sont déposés sur l'autel de l'exposition.)

4° Aux mêmes fins, est faite tous les jours, par les membres de la communauté, la Garde d'Honneur de Marie, laquelle consiste dans la récitation ininterrompue du Rosaire au pied de l'autel de la Sainte Vierge. Cette Garde d'Honneur est faite aussi en Chine, à la léproserie de Shek Lung. Là, les pauvres lépreuses se succèdent, par groupe de quinze, pour offrir à l'intention des bienfaiteurs de la Société les prières du saint Rosaire.

5° Une messe de Requiem est célébrée chaque année pour les bienfaiteurs défunts.

6° Aux bienfaiteurs défunts est aussi appliquée une participation aux mérites du Chemin de la Croix fait chaque jour par les religieuses.



HISTORIQUE



DE la population totale du globe, il y a au moins un milliard d'hommes qui sont encore plongés dans les erreurs du paganisme !... La Chine, à elle seule, ne compte-t-elle pas plus de 400, 000, 000 d'idolâtres !

L'Institut des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception de Montréal, est né du désir de voir le Canada prendre sa part, à côté des vaillantes congrégations de l'ancien monde, dans l'œuvre de l'évangélisation des infidèles, œuvre qui s'impose à tous les pays et si hautement recommandée par le Saint-Siège. Un institut, ayant sa maison-mère au Canada, pouvait plus facilement trouver, au sein de nos populations croyantes, de nombreuses recrues pour les missions, et provoquer, dans le pays, de précieuses sympathies.

Cet institut destiné aux missions étrangères, débuta en 1902 à Notre-Dame-des-Neiges, près Montréal, sous le bienveillant patronage de Sa Grandeur Monseigneur Bruchési et sous la direction de feu M. l'abbé Gustave Bourassa, curé de Saint-Louis-de-France.

En décembre 1904, Monseigneur l'Archevêque de Montréal, se trouvant à Rome pour prendre part aux fêtes du cinquantenaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception, soumettait à Sa Sainteté Pie X l'œuvre projetée. "Fondez, Monseigneur, lui dit alors l'auguste Pontife, et toutes les bénédictions du Ciel descendront sur le nouvel Institut, auquel vous donnerez le nom de "Société des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception."

Le 8 août 1905, anniversaire de sa consécration épiscopale, Sa Grandeur Monseigneur Bruchési recevait les vœux des premières religieuses.

En 1909, sur l'appel de Monseigneur Mérel, vicaire apostolique du Kouang-Tong, la Société ouvrait à Canton, Chine, sa première mission.

FIN DE LA SOCIÉTÉ. — La fin principale de l'Institut des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception de Montréal est la sanctification de ses membres par la pratique des trois vœux simples de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, et par la fidélité à ses constitutions.

La fin secondaire et spécifique est la propagation de la foi chez les nations infidèles, en esprit d'action de grâce. En conséquence, chaque sujet, par l'émission des vœux dans la Société, voue à Dieu ses forces et sa vie à l'extension du règne de Jésus-Christ et de son Immaculée Mère, comme un holocauste de perpétuelle reconnaissance, tant en son nom qu'en celui de tous les hommes.

MOYENS D'ACTION

EN PAYS INFIDÈLES. — L'exercice des œuvres de miséricorde spirituelle, par l'éducation des enfants indigènes, l'instruction des catéchumènes et des néophytes, la formation de vierges catéchistes, l'assistance des mourants payens et chrétiens ; aussi par la direction de crèches, orphelinats, écoles industrielles, ouvriers, dispensaires, léproseries, etc etc...

EN PAYS CIVILISÉS. — Diffusion des Œuvres de la Sainte-Enfance et de la Propagation de la Foi, ainsi que des revues faisant connaître les missions.

Création de maisons de recrutement.

Procures où l'on reçoit les dons en argent et en nature, tant pour les maisons du Canada que pour celles de la Chine.

Écoles pour les enfants de nations idolâtres résidant dans le pays, direction de cours spéciaux pour les adultes payens, instruction religieuse des catéchumènes et assistance des mourants chinois, nègres, etc...

Ligues de prières et de sacrifices pour l'extinction des sociétés antireligieuses.

Retraites fermées pour développer, chez les jeunes filles, le zèle pour les intérêts de Dieu et des âmes et leur permettre d'étudier leur vocation.

